Association pour la recherche interculturelle

Livre d'or des 30 ans de l'ARIC

1984 - 2015

Coordonné par
Tchirine MEKIDECHE et Fabienne TANON

Août 2015

Sommaire

Préambule	
Les contributions reçues	
Contributions des fondateurs de l'ARIC en 1984	
Pierre DASEN	1
Jean RETSCHISKI	4
Maurice MAUVIEL	7
Contributions des ariciens des deux premières décennies	
Margalit COHEN – EMERIQUE	11
Christiane PERREGAUX	13
Fabienne TANON	17
Marie Louise LEFEBVRE	19
Colette SABATIER	21
Michèle VATZ LAAROUSSI	24
Claudio BOLZMAN	28
Mohamed LAHLOU	31
Tania OGAY	35
Tchirine MEKIDECHE	38
Malika BENNABI	42
Nadjet MEKIDECHE	46
Elaine COSTA FERNANDEZ	49
Calin RUS	52
Ghazi CHAKROUNE	53

Elisabeth REGNAULT	55
Raymonde FERRANDI	57
Elaine PEDREIRA RABINOVICH	60
Contributions des ariciens de la dernière décennie	
Abhijit KARKUN	61
Reinaldo FLEURY	63
Fatima MOUSSA BABACI	66
Abla ROUAG	71
Youcef MAACHE	72
Odette LESCARRET	77
Melissa ARNETON	78
Dinh Binh TRAN	79
François Daniel ALBEROLA	82
Sabrina GAHAR	85
Nabil HADJI	87
Michela Claudie RALALATIANA	90
Khedidja MOKEDDEM	91
Nacir BENHALLA & Hayat GHEMMOUR	93
Nassima OUANDELOUS	95
Yasmina LATRECHE	96
Coordonnées des auteurs	97
Congrès et colloques internationaux organisés par l'ARIC	100
Bulletin de l'ARIC n° 1, octobre 1985	101

Préambule

Chères Ariciennes, chers Ariciens

au-delà des frontières, océans, continents et ….cultures d'appartenance.

Ce livre d'or est le vôtre

L'ARIC – Association internationale pour la recherche interculturelle – a été fondée il y a maintenant 30 ans, le 29 novembre 1984.

Cet anniversaire est célébré lors du XVème Congrès international de l'ARIC "*L'interculturel aujourd'hui. Perspectives et enjeux.*" qui se déroule les 24-28 août 2015, à la Faculté de médecine de Strasbourg.

Pour fêter cet événement, l'Aric a proposé différentes actions, dont celle de l'élaboration du "*Livre d'Or des 30 ans de l'ARIC*".

Son objectif est de mieux se connaître et de créer une mémoire "vive" et vivante de l'ARIC, un lien intergénérationnel entre ses fondateurs dans les années 80, les anciens qui l'ont dynamisée pendant deux bonnes décennies et les ariciens qui l'ont rejointe depuis plus ou moins une dizaine d'années.

L'objectif est de créer également un lien humain et interculturel entre les aricien(e)s au-delà des frontières, mers, océans et continents et ….cultures d'appartenance.

Chaque aricien(ne) a été invité(e) à y conter librement, souvenirs, anecdotes, et interrogations … tout ce qui fait la richesse scientifique mais surtout humaine d'une telle association scientifique vouée au débat et à l'avancement de la recherche scientifique, comme à la rencontre et au partage interculturels au travers de nos multiples ancrages et diversités - linguistique, religieux, disciplinaire, professionnel, géographique, culturel - à travers le monde.

Chères ariciennes, chers ariciens, ce **Livre d'or des 30 ans de l'ARIC** est le vôtre.

Il est fait de vos vécus, de vos souhaits, de vos regrets, de vos aventures d'un jour ou plus, de vos rencontres et découvertes, de vos partages, de vos amitiés, toutes ces belles choses qui constituent le socle d'une ARIC toujours vivante.

37 textes nous sont parvenus, des courts, des longs, des sérieux, des humoristiques, des poétiques, des réflexifs, des optimistes, des interrogatifs … Bref de toute nature, à l'image de la diversité si chère à l'ARIC. Ils dessinent une ARIC vivante, humaine et non pas seulement une ARIC de papier, de congrès et colloques, ou un site http://ww.aric.unifr.ch

Pour compléter ce recueil, les coordonnées des 37 contributeur(trices) figurent en fin de livre, ainsi que le listing des 15 congrès internationaux et 7 colloques internationaux organisés par l'ARIC en 30 ans.

Fidèles à l'esprit pionnier de l'ARIC et de ses fondateurs qui ont inscrit dans ses statuts …. que toute «personne physique» peut devenir membre individuel de l'ARIC, nous n'avons pas jugé utile de mentionner tous les titres et fonctions des ariciens contributeurs.

« Nous sommes tous ariciens » !!!

Et tout dernier clin d'œil à la mémoire de l'ARIC, à la fin de cet ouvrage, vous trouverez une copie scannée des trois premières pages du tout 1er Bulletin de l'ARIC qui en relatent la fondation.

Chirine Mekideche et Fabienne Tanon, responsables de la commission 30 ans ARIC au sein de son Conseil, ont eu beaucoup de plaisir à le coordonner et vous souhaitent le même plaisir dans sa découverte et sa lecture.

Et soyez tous ici vivement remerciés, pour votre coopération dans sa création.

Alger, Lyon

24 aout 2015.

Les fondateurs de l'ARIC

Mes trente ans d'ARIC

Par Pierre R. Dasen

Sous le titre «L'ARIC: une reconstitution de ses débuts», j'ai déjà eu l'occasion de revenir sur la fondation de l'association dans le Bulletin de l'ARIC. Je reprends ici quelques informations sur les intentions de départ, puis rajouterai quelques observations personnelles sur les 30 années qui ont suivi.

L'idée de fonder une association francophone dans le domaine des approches interculturelles semble avoir surgi au début des années 80 dans différents lieux. Je rentrais moi-même de quelques années passées en Afrique anglophone, je connaissais bien les circuits de la "crosscultural psychology", mais très peu les travaux en français. Or mes étudiants aux universités de Genève et de Fribourg me réclamaient des textes en français. Il y en avait fort peu, alors qu'il semblait y avoir d'assez nombreux chercheurs dans le domaine. J'ai donc fortement ressenti le besoin da découvrir qui faisait quoi, et où, dans le monde francophone. En tout cas, en lançant l'idée de créer une association auprès de différents collègues en France, pour "tâter le terrain", plusieurs m'ont répondu qu'ils y avaient justement pensé, mais qu'il fallait viser le niveau international, et que ce serait sans doute une bonne idée que l'initiative parte d'un endroit «neutre» ... comme la Suisse. Cela donnerait la possibilité, me disait-on, à différentes équipes se trouvant en concurrence de s'y joindre plus facilement.

Un colloque sur le thème "Approches interculturelles en éducation", que j'ai organisé à Genève dans le cadre de la Société suisse pour la recherche en éducation (SSRE), a fourni l'occasion de réunir une assemblée constitutive, en date du 29/11/1984. Voilà donc la date de naissance officielle. Avec nos idées post-soixante-huitardes de l'époque, nous proposions dans les premiers statuts une cogestion par un Conseil, sans président ni autre structure hiérarchique (la loi Suisse ne nous imposant qu'un trésorier!). Cette utopie aura été de courte durée; nous n'avions pas encore compris le fonctionnement académique, où il faut pouvoir faire figurer ses engagements dans le CV! En tout cas je me suis retrouvé assez rapidement président, et Jean Retschitzki secrétaire général, avec le siège à l'Université de Fribourg. Marie-Claire Daul assurait le secrétariat, et connaissait tout le monde, au point où nous l'appelions affectueusement «Madame ARIC».

L'existence de l'ARIC a été annoncée plus largement au colloque "L'interculturel en éducation et en sciences humaines", organisé par Claude Clanet à Toulouse-Le Mirail en juin 1985. Nous voulions voir l'ARIC comme résolument interdisciplinaire, et couvrant l'ensemble du champ interculturel, avec une diversité de méthodes et de disciplines, soit l'étude à la fois de la diversité culturelle et des aspects universels, par les études comparatives, et les phénomènes de contacts entre groupes culturels, en établissant aussi des contacts étroits entre chercheurs et praticiens. Mais les débuts de l'association ayant été liés à nos réseaux en sciences de l'éducation et en psychologie, ces disciplines ont eu tendance à dominer, et il n'a pas toujours été facile d'intéresser sur le long terme les sociologues, anthropologues ou linguistes.

Le premier congrès international de l'ARIC s'est tenu à Sèvres en mars 1986, et le second à Fribourg en octobre 1987. En 1988, lors de la première édition du Répertoire des membres de l'ARIC, il y avait 300 membres de 28 pays, dont 35 membres dans 15 pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine. Mais par la suite, il semble que l'ARIC n'ait pas su répondre aux intérêts et besoins des collègues de pays du Sud et de l'Est, et la recherche interculturelle était représentée presque exclusivement par les études avec des migrants dans les sociétés multiculturelles d'Europe francophone et du Québec, et par l'action sociale par rapport à ces populations. Les études dans d'autres sociétés, et les études comparatives, déjà minoritaires aux débuts de l'ARIC, avaient pratiquement disparu au tournant du millénaire. Dans mon petit texte pour le Bulletin, je le regrettais dans ces termes: «A nous enfermer dans notre forteresse Europe, ou dans la Belle Province, ne risquons-nous pas de manquer un aspect essentiel des approches interculturelles, celui du miroir d'une altérité qui déborde notre voisinage immédiat? Si j'ai un vœu à formuler pour notre association, c'est de retrouver un peu plus de la diversité de ses débuts.»

Eh bien, il semble bien que mon vœu ait été exhaussé, en tout cas à en juger par la tenue des congrès internationaux dans des pays comme l'Algérie, la Roumanie, le Brésil et même en Inde. Il sera intéressant de voir, au congrès de Strasbourg, si les études comparatives ont de nouveau la cote; en tout cas, la problématique du comparatif y sera évoquée dans l'axe 1.

Mes souvenirs personnels de l'ARIC comme association professionnelle sont justement qu'en participant activement au Conseil et au Bureau, nous avons pu

vivre des amitiés allant au-delà des échanges uniquement académiques. Ceci dit, j'ai parfois été frustré par le sentiment que certains collègues se faisaient élire dans le Conseil uniquement pour le prestige, et n'avaient en fait pas beaucoup de temps à y consacrer.

Je me souviens par exemple avoir essayé de mettre au point un logiciel pour informatiser le Répertoire des membres, et j'avais demandé aux membres du Conseil de remplir leur fiche pour pouvoir tester la procédure. Un seul a bien voulu le faire, et le projet a été abandonné. Autre frustration qui nous a accompagné trop longtemps: la publication d'une revue.

Que d'essais et surtout d'erreurs jusqu'à ce que Yvan Leanza réussisse finalement à lancer la revue en ligne Alterstices! Pourtant L'Harmattan aurait été d'accord de publier une revue en parallèle avec la collection «Espaces interculturels», mais qui allait faire le travail d'édition sans moyens? Une fois, relativement au début, l'Université de Toulouse, qui avait déjà une revue interne, offrait de l'élargir à l'association, mais cela ne convenait pas aux non-Toulousains. Une autre fois, c'est l'association Sietar-France qui offrait de nous associer à leur revue Intercultures, mais le Conseil a refusé, le Sietar n'étant pas assez positionné sur la recherche. Par la suite, Carmel Camilleri, lui, n'a pas hésité à en reprendre la direction, et en a fait une excellente revue, qui a néanmoins cessé de paraître en 1994.

Ainsi il y a quelques mauvais souvenirs, mais dans l'ensemble surtout des bons. Il y a maintenant beaucoup de publications en français, et ceci en grande partie grâce à l'ARIC. Le Répertoire me manque, et je ne suis pas certain que Facebook le remplace totalement, mais avec internet, il y a effectivement d'autres moyens de découvrir qui fait quoi.

En tout cas, je dis merci à l'ARIC, et bon vent!

Le rôle central de Madame ARIC dans les années 80

Par Jean Retschitzki

Mon activité dans le premier Conseil de l'ARIC a consisté à mettre sur pied un secrétariat permanent pour structurer et soutenir la vie pratique de l'association.

Ayant eu la chance d'être au bénéfice d'une bourse du Fonds National de la Recherche Scientifique, j'avais pu effectuer un stage postdoctoral dans une université américaine (Carnegie-Mellon University, à Pittsburgh) à la pointe des travaux en intelligence artificielle et en psychologie cognitive. Nous pouvions y travailler sur des terminaux, moins pour écrire des textes que pour élaborer des programmes destinés à simuler les conduites dans des situations de résolution de problème.

De retour en Suisse j'ai travaillé à l'Institut de Psychologie de l'Université de Fribourg. Chaque professeur disposait à cette époque d'un poste de secrétaire à mi-temps et de deux postes d'assistants, de même que des charges de cours pour compléter nos enseignements. Un de mes gros problèmes de l'époque était de savoir quelles tâches confier à la secrétaire. En effet j'éprouvais de grandes difficultés à dicter mon courrier (ce qui était la manière courante utilisée par mes collègues) et préférais le taper moi-même.

Dans les discussions avec Pierre Dasen qui avait commencé à préparer la création de l'ARIC, j'étais bien content de pouvoir mettre à disposition de la nouvelle association une personne à même d'assurer la gestion au jour le jour des activités de la future association.

Ce qui s'est traduit dans le procès-verbal de l'assemblée de fondation du 29 novembre 1984 par la phrase suivante, qui démontre la méconnaissance des outils bureautiques qui prévalaient à l'époque héroïque de la fondation de l'ARIC :

> «L'Institut de Psychologie de Fribourg ayant généreusement offert à la future association une boîte aux lettres, un secrétariat à temps partiel et l'utilisation d'une machine à traitement de textes, il a été décidé d'un commun accord de domicilier l'A.R.I.C. à l'adresse ci-dessous :
>
> A.R.I.C., Institut de Psychologie, Université de Fribourg
> 14, rue St-Michel, CH 1700 FRIBOURG»

On peut se demander ce qu'il serait advenu de l'ARIC sans l'existence d'un secrétariat permanent et gratuit; notamment en raison de la difficulté récurrente à encaisser les cotisations.

Cette secrétaire, c'était Marie-Claire Daul, qui travaillait à mi-temps dans notre Institut. Elle avait pour tâches d'établir la liste des membres, de prendre les procès-verbaux des séances du Conseil, de diffuser des informations à travers le Bulletin, etc.

Pour organiser des réunions (colloques, conseil, ...) il fallait à l'époque écrire beaucoup de courrier aux personnes concernées. Le courrier électronique n'était pas encore suffisamment répandu pour organiser sérieusement une association internationale. Il n'y avait évidemment pas non plus de téléphone portable.

Marie-Claire s'est tellement impliquée dans la vie de l'association qu'on n'a pas tardé à la surnommer «Madame ARIC». Elle a continué à jouer un rôle important dans la gestion de l'ARIC même après que la présidence et le secrétariat général aient été transférés à Paris.

Il est amusant de noter qu'aujourd'hui le secrétariat et les finances sont assurés à nouveau par des personnes travaillant ou ayant travaillé à l'Université de Fribourg. La crise ayant aussi un peu touché la Suisse, la gratuité du secrétariat n'est plus possible de nos jours. A vous de juger si ce quasi-monopole fribourgeois est bénéfique ou dangereux.

Une remarque encore à propos des statuts que je n'hésiterais pas à qualifier de très ouverts voire hyper-démocratiques. En effet nous avons renoncé à inclure des conditions à remplir pour devenir membre de l'ARIC. Cela évitait de devoir définir les titres requis pour chaque discipline représentée parmi les acteurs de la recherche interculturelle. Ainsi toute «personne physique» peut devenir membre individuel de l'ARIC. Il n'est pas nécessaire d'avoir fait des études dans quelque domaine que ce soit ! Comparez cette clause avec celles de vos autres associations professionnelles. J'ai vérifié: cette disposition est toujours en vigueur dans les statuts actuels modifiés pour la dernière fois en 2013.

Un des problèmes à surmonter à l'époque pour une organisation internationale concernait les transferts monétaires. Lors du premier colloque de l'ARIC à Sèvres en 1986, nous avions pu encaisser un nombre appréciable de cotisations. C'était bien sûr avant l'Euro et la France avait un contrôle des changes assez strict.

D'autant plus qu'avec l'élection d'un président socialiste, nombre de contribuables avaient cherché à mettre quelques économies en lieu sûr.

Nous avions donc décidé de transporter dans nos bagages les montants ainsi récoltés; une somme assez coquette d'environ 5'000 nouveaux francs (un peu moins de 1000 Euros). La délégation fribourgeoise était venue en voiture. Sur l'autoroute du retour, à l'occasion d'une brève halte pour nous restaurer, ma voiture fut cambriolée et la moitié des sacs avaient disparu. Dans leur précipitation les voleurs avaient eu la main heureuse. Plus trace du sac contenant les précieuses cotisations. Après avoir alerté la Gendarmerie, nous avons pu récupérer une grosse partie de nos effets personnels, mais j'ai appris à cette occasion que pour les billets aucune assurance ne peut couvrir ce type de risques. Mais l'association n'a pas été lésée et apparemment elle a bien survécu à cette mésaventure.

Trentenaire de l'ARIC. Réflexions de l'un des quatre *initiateurs.*

Par Maurice Mauviel

Dans cette contribution je souhaiterais retracer le parcours que j'ai fait avec l'ARIC et hors de l'ARIC dans le champ de la recherche interculturelle. Au départ je me sentais très proche des fondateurs de l'Association fondée pour faire contrepoids aux Associations anglophones centrée sur la psychologie comparée (*cross cultural psychology*) et dans un second temps (ou parallèlement) à la psychologie des contacts et des métamorphismes culturels. Que ce soit dans le domaine de la recherche ou de la formation interculturelles les textes que j'ai écrits entre les années 1978 (« Plaidoyer pour une éducation interculturelle », *Revue française de pédagogie*) et 1992 étaient empreints d'un certain optimisme que les nouvelles conjonctures politiques et idéologiques ont mises à mal. Progressivement je me suis orienté vers les situations de contact culturel extrême ou de dissimulation, de *non-dit* que j'avais déjà observées dans ma pratique professionnelle lorsque j'étais responsable de la formation des immigrés au Rectorat de Paris. J'ai compris, non sans difficultés, que seules des méthodes d'investigation nouvelles pouvaient mettre à jour des représentations cachées. La montée du F.N en France, les conflits politico-religieux de plus en plus violents, la condamnation du racisme aux Etats-Unis, généralement adoptée dans le discours mais qui se dissimule de plus en plus sous un masque subtil , les travaux de Jacob Heilbraun en Allemagne qui vont dans le même sens, l'analyse de textes et opinions publiés sur des blogs d'Algériens (un gisement d'une très grande richesse pour appréhender la complexité de la relation interculturelle algéro-française) ont progressivement réorienté ma réflexion sur l'indicible et le non-dit. Un chercheur nord-américain qui a entrepris une étude sur un échantillon d'adeptes du Front national en France a compris que les méthodes d'investigation traditionnelles ne permettaient pas de faire affleurer des représentations que l'on tient à tenir secrètes. J'ai consacré plusieurs études aux difficiles relations interculturelles franco-italiennes passées (en particulier dans le sillage de l'annexion du Comté de Nice à la France en 1860), rapports devenus tabou qu'il ne faut pas exhumer.

Je choisirai deux exemples contrastés pour mettre en lumière ce que les rapports interculturels extrêmes révèlent et que les sondes du psychologue ou de

l'ethnologue ne peuvent atteindre. Le *journal algérien* de l'ancien Gouverneur de Rome, homme de grande culture française, devenu légionnaire en Algérie, donne à voir la réalité coloniale entre 1944 et 1947 à partir d'un point d'observation unique et cruel. Le témoignage d'Albert Lentin, seul jeune Français d'El-Hassi, petite localité proche de Sétif, a vécu au contact quotidien de ses camarades de jeu et des adultes algériens de son village jusqu'à l'âge de 19 ans, communiquant uniquement en langue arabe avec eux. Ses écrits dévoilent une *substance interculturelle* sans prix.

C'est dans une situation un peu extrême que j'ai découvert l'importance de la psychologie culturelle comparative. Ayant vécu seize mois, quasiment seul Européen dans un village perdu du Sersou steppique algérien, j'ai compris assez vite que « la parenté est la clé » comme l'a montré l'anthropologue sino-américain Hsu. Si le rural né et élevé dans une famille étroitement nucléaire du bocage normand à l'habitat dispersé que je suis n'avait pas été jeté brutalement dans une société où l'enfant, socialisé dans une famille étendue depuis sa naissance et par la même soumis à d'infinis *stimuli* que mon groupe familial ignorait, je n'aurais jamais saisi de manière satisfaisante combien la personnalité de base est forgée et intériorisée par un moule familial et groupal particulier. C'est la raison pour laquelle mon intérêt pour la psychologie interculturelle a dominé mes publications, par l'approche socio-historique, littéraire ou artistique. Chez Ibn Khaldoun, Montaigne, Helvétius et surtout Volney qui a effectué des études de terrain comparatives en Syrie, en Egypte et aux Etats-Unis dans les dernières années du XVIII siècle. La psychologie comparative de la socialisation peut éclairer la formation du caractère national comme Volney l'a fait brièvement mais de façon assez convaincante pour les Anglais et les Français. Gustav Jahoda m'a conforté dans ce dernier choix.

Dans la conjoncture politique et idéologique que vit le monde actuellement nous ne devrions pas limiter la recherche à des études interculturelle particulières à tel ou tel domaine, si fines soient-elles. Certes elles foisonnent et apportent des informations très utiles, notamment pour les actions de formation à mettre en place mais l'ARIC devait davantage manifester sa présence sur les questions de société brûlantes qui troublent nos sociétés. Un exemple : les violences verbales qui ont secoué le microcosme politique français au sujet de l'identité nationale il y a quelque temps auraient pu être l'occasion de rappeler les vertus de la comparaison et les travaux de l'école de *culture et personnalité* en soulignant

l'intérêt et les limites des écrits de Geoffroy Gorer, de Margaret Mead ou de Ruth Benedict sur le caractère national. Les recherches de ces psycho-anthropologues répondaient à une demande politique des autorités. Les affrontements qui ont fait la une de certains medias ont, pour l'essentiel, ignoré la recherche scientifique des années trente à aujourd'hui. Et celles plus anciennes ! Il appartient peut-être à l'ARIC de rappeler les études qui ont jalonné la recherche et de les inscrire dans celles du présent. Bref de ne pas être absente des débats.

Je souhaiterais que les acteurs de la recherche interculturelle prennent appui sur des concepts relativement communs. J'ai constaté au récent colloque de Sfax que cela n'est pas souvent le cas. Pour des raisons idéologiques probablement elle a tendance à écarter certains traits des rapports qu'entretiennent entre eux des individus de culture différente. Un exemple : l'anthropologie psychologique souligne le rôle important des mécanismes de manipulation individuelle et collective dans la relation interculturelle. Carmel Camilleri avait déjà mis l'accent, de façon un peu différente il est vrai, sur la manipulation des codes culturels par l'individu en situation de contact prolongé.

Je crois également qu'une Association interdisciplinaire comme L'ARIC devrait accueillir des disciplines un peu mises à l'écart jusqu'à présent bien que l'on constate actuellement une évolution par rapport aux premières années. Lors du second colloque de l'ARIC j'avais organisé un symposium regroupant des chercheurs en histoire de l'art et littérature comparée privilégiant les contacts interculturels afin que les collègues de ces disciplines puissent apporter leur contribution à l'Association. Lorsqu'ils ont constaté que les congressistes étaient, dans leur très grande majorité, indifférents à leurs travaux ils se sont éloignés de l'ARIC. Observons, pour s'en tenir à l'approche interculturelle de la littérature algérienne, que les recherches se sont faites en dehors de notre association (je pense, par exemple, aux colloques organisés conjointement par les Universités de Montpellier et de Tlemcen.)

J'ai progressivement pris conscience que l'approche interculturelle doit être mise en perspective, notamment en prenant appui sur la longue durée. Elle a tout intérêt à éviter d'être prisonnière de telle ou telle discipline dominante et à s'ouvrir, dans le monde actuel, à de nouveaux champs. Je songe tout particulièrement au champ religieux en tenant compte des fortes résistances

auxquelles on se heurte ou au simple refus d'un collégien de confession musulmane d'entrer dans une église avec le professeur d'histoire. C'est une question difficile à laquelle je pense depuis un certain temps. Je crois que l'on peut essayer de prendre appui sur une stratégie du *contournement* ou de la *culture tierce* (dans laquelle l'individu n'est pas émotionnellement concerné) en s'inspirant des travaux de Georges Devereux.

Ce champ de recherches et de questionnements peut être mené au sein de l'Aric pour les années à venir, c'est ce que je peux lui souhaiter de meilleur, afin qu'elle s'inscrive en plein dans les débats actuels en s'ouvrant à de nouvelles disciplines.

Les ariciens

des deux premières décennies

Souvenirs sur la fondation de l'ARIC

Par Margalit Cohen-Emerique

Nous étions à Toulouse à un colloque sur les problématiques d'identité en 1984. Étaient présents le professeur Carmel Camilleri, Pierre Dasen, Geneviève Vinsonneau, d'autres et moi-même. Autour d'un échange informel, nous sommes arrivés au constat que chacun de nous travaillait dans son coin sur des problématiques très proches l'une de l'autre se référant toutes au domaine de « l'interculturel », terme qui à l'époque n'était pas utilisé en France. Comme l'explique Marie-Claude Munoz, 1999[1] : « L'idée d'interculturel est étrangère à la conception française de la nation et de l'éducation. La nation française s'est construite en réduisant les langues et les cultures régionales, en instaurant une langue et une culture communes, au service d'une nation unie ; ce qui a été l'un des principaux instruments de cette unification .... »

Mais malgré ce tabou propre à la France, l'étude de la diversité et de ses interrelations s'est imposée. Elle regroupe les thématiques traitant des contacts entre des individus ou groupes de cultures différents, des processus d'acculturation découlant de ces contacts, ou encore les comparaisons entre groupes culturels différents. Face à ce constat du développement de la recherche interculturelle, le petit groupe en question a décidé de se regrouper en une association qui apporterait plus de poids et d'écoute à ses objectifs. Qui a fait la démarche ? Quels étaient les premiers inscrits ? – je ne m'en souviens pas. ...

Malgré les difficultés de gestation et d'accouchement en relation avec les rivalités entre universités françaises et québécoise pour se faire reconnaître la paternité de ce nouveau-né ; malgré les jalousies et tensions interpersonnelles pour s'en occuper, malgré la déception des professionnels intervenant auprès des migrants qui se sont vus évincés par les universitaires, le bébé a pris du poids, s'est développé et est devenu un adulte. Il a maintenant 30 ans d'âge, présent dans

[1] Munoz M.-C., 1999, « Les pratiques interculturelles en éducation », pp. 20-28, ***in*** : Demorgon J., Lipiansky E.-M., dirs., ***Guide de l'interculturel en formation***, Paris, Retz. : 21)

plusieurs continents et pays, comme en témoigne l'affluence des participants venus au colloque de l'ARIC en 2009 au Brésil, ne parlant pas tous français. C'était le 12ème congrès, tous étant publiés chez l'Harmattan qui a créé une collection « Espaces Interculturels » pour présenter les travaux sur cette thématique. J'invite à d'autres témoignages pour compléter celui-ci.

L'ARIC, une famille de scientifiques préoccupés par l'état du monde ?

Par Christiane Perregaux

L'Association internationale pour la Recherche Interculturelle est d'abord une famille de scientifiques et de praticien-ne-s préoccupé-e-s par l'Etat du monde et sans doute par une utopie nécessaire, celle de considérer la recherche comme une des clés de compréhension des processus qui pourraient amener à de nouveaux rapports humains. Plusieurs générations de collègues, malheureusement trop peu rencontrés, continuent avec passion et rigueur à chercher comment les approches interculturelles peuvent modifier les rapports sociaux, revisiter les rapports à l'autre et à soi où la pluralité de chacun redessine de nouveaux espaces.

Des pionniers engagés

Je saisis l'occasion qui m'est donnée ici pour réinterroger deux points de la recherche interculturelle qui continuent à me préoccuper : celui de l'influence transformatrice des recherches dans les espaces sociaux, institutionnels et politiques et le rôle socio-historique des contextes dans la pensée des chercheurs et chercheuses. Dans les Actes du premier congrès de l'ARIC qui s'est tenu à Sèvres en 1986, les pionniers Pierre Dasen et Jean ***Retschitzki*** ouvraient l'ouvrage en proposant des pistes sociopolitiques à la recherche interculturelle : « Ces dernières années ont particulièrement mis en exergue des problèmes de toutes sortes liés aux contacts entre groupes culturels : racisme, xénophobie, ethnocentrisme par rapport aux migrants, aux réfugiés, difficultés dans les projets de coopération, etc. La contribution potentielle de la recherche interculturelle à la solution de ces problèmes de société est donc considérables (p. 10). Pierre et Jean donnaient réellement une dimension transformatrice à la recherche et plaidaient à juste titre pour une interdisciplinarité indispensable, sachant bien qu'il est nécessaire de convoquer d'autres sciences pour avoir une chance de construire des outils de compréhension et d'actions. Les cultures seules, dans leur diversité, étant rarement les seules causes de rejets et ou de discrimination sociale.

Dans cette soif d'engagement, par la recherche notamment, Pierre et Jean me font penser à d'autres scientifiques dont le n'ai connu que les travaux passionnants, à savoir les premiers sociolinguistes américains des années 1960. Leurs travaux novateurs sur la compréhension des langues minorées, utilisées par certains locuteurs de quartiers défavorisés de New-York, n'étaient pas isolés du contexte socio-économique, politique et culturel dans lequel ils se développaient. A cette époque, les questions sociales et les contradictions de la démocratie américaine étaient particulièrement vives, notamment en ce qui concernait la lutte des Noirs américains pour la reconnaissance de leurs droits civiques. Les principales études de Labov (1966) ont eu lieu à New York, dans les quartiers défavorisés et celles de Fischman, Cooper et Ma (1968) dans le Barrio pour ne citer que celles-là. Leurs résultats et ceux de leurs collègues ont ouvert de nouvelles perspectives toujours actuelles pour les sciences du langage et au-delà. Or, leurs études s'inscrivaient dans un contexte sociopolitique propre à leur époque et avaient également une perspective sociale et scientifique. Malgré leur engagement citoyen, leurs études n'ont pas eu, ils l'auraient voulu, une influence déterminante et immédiate sur la réalité sociale et politiques des milieux dans lesquels leurs recherches se menaient.

L'engagement du chercheur et de la chercheuse, tel qu'en parlent Pierre Dasen et Jean Retschitzki au début de l'ARIC, peut être mis en parallèle avec les pionniers de la sociolinguistique américaine toujours actuelle (et avec le « père » de la sociolinguistique française Marcellesi). Cet engagement nous renvoie à la façon de remplir nos responsabilités communes de chercheurs et chercheuses et de citoyens et citoyennes. Cette question me taraude toujours. Comment faire connaître nos résultats hors du monde scientifique, comment interrogent-ils des groupes de citoyens qui sont – parfois avec nous - dans l'action sociale et politique, comment interpellent-ils des institutions qui peuvent les considérer comme des perspectives nouvelles propres à promouvoir de nouveaux développements dans des domaines divers ?

Cette question s'est posée à nouveau lors du séminaire du REF (Réseau International Education Formation) réuni à Genève en 2003, dont la problématique centrale était : *Savoirs issus de la recherche, savoirs issus de l'expérience, complémentarité ou conflit ?* Les collègues de l'ARIC qui y ont participé s'en souviennent sans doute. Nous étions un peu plus d'une dizaine à discuter pendant deux jours de textes que nous nous étions envoyés quelques

temps auparavant. Des journées propices à l'interpellation réciproque et à l'approfondissement de liens amicaux. Dans les articles parus en 2008 (Perregaux, Dasen, Leanza & Gorga), se retrouvent nos interrogations de départ. De fait, il s'est alors avéré que la recherche semble souvent une réponse à des problématiques difficiles (la scolarisation des élèves issus de familles migrantes, la problématique identitaire, par exemple) sans pour autant que les résultats trouvés soient pris en compte par le politique. Mais est-ce important de savoir où la science finit et où le politique commence (***Rip & Groenewegen, 1989), « il est plus urgent de comprendre comment une fois les faits établis, ils peuvent réintégrer l'arène publique, en particulier le politique ou la pratique » (Perregaux, Dasen, Leanza & Gorga, 2008, p. 20). Après des mois, parfois des années de recherche, la publication reste, dans le giron scientifique, une forme de clôture de l'exercice. Or la prise au sérieux de l'incitation de nos pionniers de 1986, faire entrer les résultats dans l'arène publique, (ou d'y entrer soi-même pour les défendre) n'est pas un appendice facultatif mais devient une nécessité sociale et politique. Et saurions-nous exprimer, nous-mêmes, quels changements de représentations, de rapports à l'autre, de pratiques a entraîné la fonction transformatrice de la recherche ? A continuer à méditer…***

Avant de terminer, j'aimerais reprendre ici un autre point central pour une association comme l'ARIC dont les membres proviennent de plusieurs continents et aussi bien du Nord que du Sud. Tchirine et Nadjet Mekideche dans un article qui clôt l'ouvrage collectif de 2008 dont nous venons de parler (Perregaux, Dasen, Leanza et Gorga, 2008), nous renvoie à une réflexion indispensable qui bouleverse les habitudes scientifiques euro-américaines, comme les appellent les chercheuses, majoritaires et dominantes. Elles notent bien que les catégories dominantes pour penser et décrire l'interculturel en Algérie et au Maghreb plus largement demandent d'être remises en question tout comme les termes des rapports à l'autre qui renvoie à la période coloniale. A travers l'histoire de l'école algérienne, coloniale et post-coloniale, elles introduisent les dynamiques interculturelles implicites toujours présentes dans une institution qui se structure par son hétérogénéité et sa diversité. Dans le même ouvrage, Calin Rus, développe une pensée proche pour l'Europe de l'Est. La **diversité des points de vue encore souvent minorés, peut devenir elle-même une thématique de recherche avec l'élargissement de l'ARIC hors de la sphère euro-américaine.** Ces travaux exigent que le chercheur et la chercheuse aient conscience de l'influence

de son ancrage et de son histoire et de l'intranquilité qu'ils entraînent quant à sa forme de pensée, l'utilisation de ses catégories et concepts comme s'ils avaient vocation d'universalité.

En cette année du 30ème anniversaire, je n'oublie pas l'importance qu'a eu Pierre Dasen dans ma familiarisation avec les approches interculturelles en acceptant d'abord, alors que nous ne nous connaissions pas, de diriger mon mémoire de licence sur l'adaptabilité des systèmes éducatifs au Sahara Occidental du temps du nomadisme, de la colonisation espagnole et de la guerre de libération.

Je souhaite enfin à l'ARIC et à toutes celles et tous ceux qui s'en sentent proches de poursuivre leurs recherches avec passion vers de nouvelles formes de compréhension du monde.

Bibliographie

Dasen, P. & Retschitzki, J. (1986). Recherches interculturelles – Une association, Un colloque. In Association Interculturelle, *Socialisations et Cultures* (pp. 10-16). Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

Mekideche, T. & Mekideche N. (2008). De la contextualisation à l'interculturalisation des savoirs issus de la recherche et des savoirs d'expérience.Une analyse d'un point de vue des réalités interculturelles et interlangagières du Sud. In C. Perregaux,, P. Dasen, Y. Leanza & A. Gorga *L'interculturation des savoirs : entre pratiques et théories* (pp. 229-251). Paris : l'Harmattan.

Perregaux, C., Dasen, P., Leanza, Y. & Gorga, A. (2008). Les approches interculturelles et interlangagières entre savoirs issus de la recherche et savoirs d'expérience : une interculturalité nécessaire ? In C. Perregaux,, P. Dasen, Y. Leanza & A. Gorga *L'interculturation des savoirs : entre pratiques et théories* (pp. 9-28). Paris : l'Harmattan.

Rip,A. & Groenewegen, P. (1989). Les faits scientifiques à l'épreuve de la politique. In M. Callon (Ed.) *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques* (pp. 149-172). Paris : La Découverte.

Longue vie à l'ARIC …

Par Fabienne Tanon

Comment ai-je atterri à l'ARIC ? Toute une histoire …

J'étais alors, en 1986-1987, en pleine recherche de terrain dans le Nord de la Côte d'Ivoire pour préparer et collecter les données de ma thèse de Ph D, lorsque je reçois une invitation de Pierre Dasen à venir présenter ce travail et ma méthodologie au congrès de l'ARIC d'octobre 1987 à Fribourg.

Je tombe des nues …

Je connaissais Pierre et Jean Retsch (raccourci utile) et d'autres car nous avions vécu ensemble un terrain de recherche en Côte d'Ivoire en 1982, à Kpouébo exactement, avec de grosses journées de travail et des parties de cartes acharnées le soir sous la lampe à gaz ! Combien ces terrains sont propices à l'amitié !

Donc banco pour aller découvrir l'ARIC à Fribourg…

Depuis, c'est une longue histoire d'amitiés qui se déroule au fil des congrès et des rencontres chaque fois renouvelées.

Une histoire renforcée par mes engagements dans l'ARIC …

Pour consolider ces liens, je me suis engagée plus activement dans cette association où je retrouvais mes appartenances à la fois académiques, intellectuelles et personnelles puisque j'ai plongé dans ce « bain interculturel » dès mon enfance, sans le savoir, grandissant entre Afrique et France.

Il y eut en 1991 la préparation et la tenue du congrès de Paris, avec Geneviève Vermès, qui fut une expérience d'un très grand enrichissement intellectuel et personnel. La « Famille ARIC » était au rendez-vous, au-delà de toutes les péripéties inhérentes et multiples accompagnant tout congrès !

Puis je devins la trésorière de cette belle association qui se déployait alors sur 3 pays, Canada, France et Suisse, regroupant un fichier de plus de 350 membres. La vigilance était de rigueur pour faire entrer les cotisations, croyez-moi !! Et dans ces années-là, de 1991 à 1997, Elisabeth Regnault tenait vaillamment le fameux Bulletin de l'ARIC, qui, avec deux numéros par an, assurait un lien entre

tous les membres, d'un congrès à l'autre. A l'époque les colloques n'existaient pas encore. Ils sont apparus par la suite, la "Famille Aric" ne voulant plus attendre 2 ans pour se retrouver !

Puis vint le temps pour moi de passer la main à Colette Sabatier, avec le sentiment d'avoir été un maillon de cette solidarité fraternelle et chaleureuse si propre à l'ARIC.

Et les apports de l'ARIC à la recherche interculturelle

Au-delà d'une histoire personnelle qui me relie à l'ARIC tout au long de ces 28 années, existent des liens, des contacts et des collaborations scientifiques fructueuses et dynamiques qui sont venus vivifier ma pratique enseignante comme mes questions de recherche. Il y eut entre autres deux ouvrages à quatre mains ou plus, fruits de congrès différents, et publiés dans la collection dédiée *Espaces interculturels*. Ce bouillonnement culturel, interdisciplinaire, où la spontanéité côtoie la mise en forme rigoureuse, est une source salutaire de remise en question de nos allant-de-soi, d'interrogation de nos pratiques, de renouvellement de nos axes de recherche. Mais pas seulement !

Par ses publications dans la collection *Espaces interculturels*, l'ensemble de nos travaux a permis à de très nombreux étudiants à travers le monde de développer leurs propres recherches, leurs propres parcours scientifiques, de se forger une identité de chercheur dans ce champ de plus en plus difficile à définir et à délimiter. Oui les interrogations se multiplient face à ce monde globalisé, en tensions, mouvant et souvent en grande fragilité, où les fractures surgissent obligeant à de nouvelles solidarités fertiles en nouveaux paradigmes de recherche.

Alors oui, longue vie à l'ARIC !

Un pastiche

***par* Marie Louise Lefebvre, Ph.D.**

À la manière de *La complainte de Rutebeuf* (1230-1285)

La complainte des «Ariciens»* (1985-2015)

(* néologisme emprunté à F. Tanon que je remercie)

Que sont Ariciens et Ariciennes devenus
Qu'à Montréal j'avais connus
Et fort appréciés
Leur nombre s'est multiplié
Ne saurais maintenant les compter
L' ARIC est forte
De ses membres qui rassemblés
Aux deux ans viennent discuter
De diversité

Ne convient pas que vous raconte
Comment l'ARIC fut mise au monde
Et de quelle manière
Certains de vous n'étaient pas nés
Quand en Suisse elle fut imaginée
Par vos devanciers,
Des psychologues avérés
Tel Camilleri, Dasen ou Rey,
Qui l'ont fondée.

Puis ensuite au fil des années
Des chercheurs d'autres spécialités
Se sont ralliés
L'ARIC c s'est internationalisée

Et pour ce faire a voyagé
À l'étranger
Privilégiant dans toutes les contrées
L'usage du français parlé
Pour communiquer

Chaque Congrès a apporté
Beaucoup de projets et d'idées
À finaliser
Trans- Multi- Inter- culturalité
Rien ne fut épargné pour nommer
La société
Et pour ces recherches diffuser
Bulletins et textes furent édités
Et publiés

Que sont Ariciens et Ariciennes devenus
Qu'à Montréal j'avais connus
Et fort appréciés
Même s'ils se sont dispersés
Ce jour, pourtant, plusieurs se trouvent
Regroupés
Pour fêter de l' ARIC le trentenaire
Et souhaiter de manière sincère
À tous un Bon Anniversaire

Par Colette Sabatier

Société savante originale, l'association pour la recherche interculturelle est un carrefour des disciplines en sciences sociales et humaines et des acteurs des terrains qui agissent auprès de populations de cultures diverses en pays hôte ou dans leurs milieux originaires. Grande scène de rencontres et d'échanges, c'est aussi un lieu où l'identité des membres est constamment interrogée, identité professionnelle et disciplinaire, identité culturelle voire nationale, le choc culturel n'est parfois pas loin. Ces échanges et partages, ces compréhensions et incompréhensions favorisent la réflexion sur soi et dans le cas des chercheurs conduisent à interroger ses propres fondements épistémologiques et donc à les affiner et les renforcer. Le village d'Astérix avec sa chaleur et sa vivacité n'est jamais très loin ! C'est par le truchement de ce symbole d'une vie collective de type anarchique que les membres du bureau m'ont adressé une gigantesque carte de remerciements pour l'organisation du Congrès de 1999 à l'Université Paris X-Nanterre. Je l'ai toujours chez moi, une image forte et sympathique qui m'a touchée.

J'ai connu l'ARIC quasiment à ses débuts, au moment où je faisais ma thèse sur les relations mère-bébé dans trois cultures. Particulièrement active au sein de l'ARIC tout le temps où j'ai été en poste comme Professeur des Universités en psychologie du développement avec une perspective culturelle et interculturelle à l'Université Paris X-Nanterre, de 1993 à 2003, j'ai assumé plusieurs responsabilités. Trésorière pendant six ans, du temps où tout se faisait en bricolant, l'informatique et les communications internet étant tout juste balbutiantes, chargée du bulletin dans l'optique de le conduire vers une revue où les auteurs pourraient publier leurs articles, j'ai beaucoup appris sur le croisement des disciplines, des points de vue, des expériences et du fort investissement personnel des membres actifs de l'ARIC. Avant et après, ma situation professionnelle m'a laissé moins de disponibilité, en dépit de l'intérêt.

Ma première participation à un congrès a été à Saarbrücken en 1994 où, à l'invitation de Pierre Dasen dans un symposium sur l'adolescence, j'ai présenté mes travaux sur l'identité des adolescents issus de l'immigration et leur relation avec leurs parents. Un début pour réfléchir au rôle crucial de la transmission

parentale dans le cadre des minorités ethniques, et pour une distinction de la transmission pour l'épanouissement de la transmission-assignation. Au cours de ce congrès, j'ai été très intéressée par l'approche d'Ernest Boesch sur la théorie de l'action et son intérêt en psychologie interculturelle, par la notion de choc culturel et d'incidents critiques chers à Margalit Cohen-Emerique, par l'approche très systématique et éclectique de Blandine Bril sur les conceptions culturelles du développement de l'enfant, nous avons coédité avec Blandine Bril, Pierre Dasen et Berndt Krewer un livre dans la collection espaces interculturels. J'ai également commencé une très longue conversation avec Hanna Malewska, une passionnée passionnante de la question identitaire, de sa force mais aussi de ses aléas en fonction des différents contextes. Ce congrès fut un point de départ pour moi, une implication réelle dans l'intercommunication et l'interdisciplinarité, une ouverture à d'autres perspectives que celles de ma formation universitaire. D'autres découvertes m'attendaient, elles sont nombreuses, mais de mon point de vue de psychologue du développement, je peux retenir les activités quotidiennes, le jeu, par exemple l'Awélé (Jean Retchistski), les activités quotidiennes comme le tissage (Fabienne Tanon), le comptage et l'orientation spatiale (Pierre Dasen) ainsi que les problématiques de l'enseignement et de la formation dans de très nombreux pays dits du Sud (Tchirine et Nadjet Mekideche, Abdeljalil Akkari) et dans les pays divisés (Marie McAndrew), le bilinguisme (Christiane Perregaux, Geneviève Vermés), la famille comme lieu collectif positif d'identité, d'entraide et de transmission (Michèle Vatz-Laaroussi).

Le congrès de Nanterre, les publications chez L'Harmattan qui en ont découlé (j'en ai piloté 4) ainsi que par la suite, les années où je me suis attelée à la tâche de faire évoluer le bulletin (de nouvelles) vers un mode de revue ont été autant d'occasion de vivre et faire vivre en coexistence la pluralité des approches épistémologiques, des prises de position axiologiques et culturelles et des champs d'expertise. Dans le cadre du bulletin et des livres, ce fut très intéressant d'aller solliciter les auteurs, les stimuler pour que les articles arrivent et soient écrits selon les règles de l'art de chaque discipline. J'ai tenté d'organiser des numéros où différentes approches épistémologiques et disciplinaires abordent le même sujet. Un livre issu du colloque « Jeunes chercheurs » organisé par et pour les jeunes chercheurs (thèse non encore soutenue ou depuis peu) qui a été coordonné par trois jeunes chercheurs a servi d'incubateur pour plusieurs auteurs, donnant

l'occasion à ceux dont les directeurs ne les soutenaient pas dans cette voie de se plier à la discipline de l'écriture. Ce livre s'est avéré un tremplin professionnel pour ceux-là. L'ARIC sait et a su être un incubateur. Le prix des thèses organisé depuis peu est une excellente initiative qui est dans cette lignée : encourager et stimuler les jeunes chercheurs et professionnels.

Le congrès d'Alger en 2005, une occasion de vivre une expérience dans un pays à la culture scientifique bridée et encadrée par un protocole strict de conventions hiérarchiques, est resté dans ma mémoire. On m'avait demandé de modérer un symposium où des chercheurs algériens de différentes options axiologiques se sont vivement confrontés. Une expérience émotionnelle vive, et une excellente occasion de réfléchir au formatage idéologique de nos approches scientifiques, et de savoir repérer les ressorts culturels de la vision du monde et de les entendre.

La très grande diversité des disciplines allant de l'éducation aux langues secondes, de l'enseignement de la maternelle au lycée dans des pays et groupes culturels très divers, de la sociologie, de l'anthropologie, des sciences religieuses, du travail social, de la psychologie avec toutes ses disciplines mais principalement la psychologie clinique et psychopathologique, la psychologie sociale et la psychologie du développement est une pépinière pour confronter les regards et les expériences. C'est aussi un défi.

Pour le livre d'or de l'ARIC

Par Michèle Vatz Laaroussi

En février 1985, je soutenais ma thèse de doctorat sous la direction du très regretté Professeur Carmel Camilleri. Mon doctorat a donc le même âge que l'ARIC, 30 ans! Je présentais les résultats de ma thèse au colloque de 1986 en compagnie de Geneviève Vinsonneau, très proche de Carmel Camilleri et de l'ARIC aussi. Et l'ARIC m'a accompagnée durant toute ma vie professionnelle et personnelle depuis lors. En février 1985, j'étais assistante sociale en France et mon doctorat était une occasion de développer une réflexion sur les dynamiques familiales dans l'immigration. En même temps je formais ma famille, j'épousais Abdelaziz, mon conjoint d'origine marocaine, et notre premier enfant naissait aussi en 1985, 30 ans cette année lui aussi!

De 1989 à 1992, j'étais professeur dans une école de service social à Tours et, en 1992, grand virage, notre famille, maintenant enrichie de deux autres enfants, déménageait vers le Québec où un poste de professeur d'université en travail social m'était offert. Beaucoup de découvertes, des adaptations, des chocs culturels, des bonnes et des mauvaises périodes comme dans toute immigration! Et dans toutes ces nouveautés, la découverte d'une société où l'immigration est voulue, même si pas toujours facile (!), où les rapports interculturels peuvent être abordés comme un projet social et politique, où les communautés culturelles font partie du paysage et où l'intervention et la pédagogie interculturelles font l'objet de recherches et de modélisation. Ma vie professionnelle, mes recherches et mes enseignements se sont arrimés à ces nouvelles perspectives tout en gardant un attachement à mes racines françaises et en développant un regard critique transnational…

Durant toutes ces années, j'ai fréquenté régulièrement les congrès, colloques et activités de l'ARIC tout en participant à plusieurs reprises au conseil et dans les derniers temps au bureau. Grâce aux échanges avec les collègues francophones de différents coins du monde, j'ai pu partager mes découvertes, mes analyses et mes perspectives. Les congrès de Montréal, de Genève et d'Amiens ont été de belles occasions pour ces rencontres qui ont participé au développement de mes travaux internationaux, par exemple avec Christiane Perregaux, Claudio Bolzman, Aline Gohard Radenkovic, Tania Ogay, Marina Hily, Mohamed Lahlou,

Altay Manço ou Emmanuel Jovelin. Et bien d'autres avec qui nous avons échangé des références et dont je me suis inspirée comme Margalit Cohen Émerique, Tchirine Mekideche et Fatima Moussa !

Peu à peu, les congrès ARIC se sont décentrés des pays fondateurs et notre réseau ARICien s'est notablement élargi et enrichi, intégrant de plus en plus de membres de diverses cultures et origines. Quel plaisir que de se retrouver à Timisoara où nous avons été sensibilisés aux réalités des Roms tout en partageant de chaleureux moments de convivialité. Je n'ai pu me rendre à Alger mais j'en ai tellement entendu parler que c'est tout comme si j'avais été avec vous! C'est aussi au sein de l'ARIC que je me suis frottée à des réseaux transnationaux non francophones intéressés à l'interculturel et tout mon questionnement sur les rapports interlinguistiques, rapports en tension au Québec aussi, en a été nourri et enrichi, me permettant de développer de nouveaux enseignements au sein du programme de Maîtrise en médiation interculturelle démarré en 2008 au sein de l'université de Sherbrooke et qui a largement profité de mes relations ARICiennes… Pour cela, un grand merci à Reinaldo Fleuri et son équipe qui ont organisé un beau congrès à Florianopolis, congrès qui nous a sortis de nos certitudes francophones tout en nous exposant aux multiples diversités brésiliennes.

Face à toutes ces richesses apportées par l'ARIC, je ne pouvais rester les bras ballants. Alors à chaque congrès et de plus en plus, j'ai tenté de faire participer des collègues, des étudiants, des professionnels qui, chacun, y ont trouvé plus que leur compte de réseautage, d'apprentissages, de découvertes et de chaleur humaine. Un petit bonjour ici à mon ancienne doctorante, collègue et amie, Lilyane Rachédi qui a participé, elle aussi, à de nombreux congrès et activités de l'ARIC après une première initiation en ma compagnie, à Amiens, je crois!

Mais je n'étais pas seule dans cette aventure, ma famille, mon mari, mes enfants, ont toujours entendu parler de l'ARIC… Et c'est pourquoi, lorsque nous avons décidé de faire le congrès de 2011 à l'Université de Sherbrooke, c'est toute ma famille qui a participé, avec un super comité élargi interuniversitaire, à la préparation et à l'organisation du congrès. Nous voulions qu'il marque notre histoire collective et nous n'avons rien épargné pour cela! Avec plus de 400 participants de plus de 15 pays dont certains venaient de très loin, d'Inde, d'Ouzbékistan, du Pérou, de Mauritanie ou d'Argentine, nous avons relevé le défi d'un congrès réussi tant sur le plan scientifique que relationnel. Plusieurs de mes

collègues d'Amérique latine avec qui je mène des collaborations de recherche, ont aussi rejoint l'ARIC à ce moment. Nous y avons lancé un nouveau concept, celui des médiateurs interculturels et interlinguistiques qui a été travaillé et mis en œuvre par toute une équipe d'étudiantes et d'étudiants plus que motivés… J'espère que ce concept, repris dans les colloques et congrès de New Delhi et de Rabat aura la vie longue! Car c'est cela la marque de l'ARIC, réunir, faire se rencontrer, amener à partager, mettre en dialogue et en discussion… des gens d'origines, de religions, de disciplines, d'âges, de statuts, de sexes, d'idéologies différentes… Et quand on a un aussi beau cadre que celui de l'ARIC, c'est possible… Et quand on y a participé une fois, on en redemande!!!

Alors, on a continué après le congrès de Sherbrooke, à se rendre, avec des membres de ma famille, aux colloques et congrès de l'ARIC. À New Delhi, nous avons été profondément touchés par l'accueil chaleureux que nous ont réservé Abhijit Karkun et ses collègues et étudiants. Nous en gardons un souvenir exceptionnel tant sur le plan des découvertes que nous avons faites que sur le plan humain et relationnel. À Rabat, c'est avec une équipe d'une douzaine de collaborateurs de 8 pays que nous avons participé et apprécié, là encore, les efforts des collègues, Jamal Eddine Tadlaoui et Nabil Hajji, pour organiser un congrès à la fois différent et dans l'esprit de l'ARIC. Et nous avons retrouvé ce même engagement de Ghazi Chakroun qui a su, à Sfax, nous faire partager son environnement universitaire, avec des collègues très chaleureux, et les réalités de son pays en transformation.

Mais on ne peut parler de l'ARIC sans évoquer les assemblées générales qui n'en finissent pas et où les opinions, parfois divergentes, s'expriment avec passion! On est loin d'une simple obligation administrative. Chacun y met son cœur, ses idées et sa vision du monde et de l'interculturel. Il faut aussi aborder les tensions qui, à certains moments, explosent, souvent dans des échanges e-mail, chauds!!! Échanges qui ont toujours lieu durant les fins de semaine comme si chacun et chacune d'entre nous, rentrait alors à la maison ARIC, après une semaine de travail. L'ARIC est une famille, disons-nous souvent, alors comme dans toute famille, il y a des dissensions, des incompréhensions, des difficultés de communication, des conflits, des moments où on se sent exclu, non reconnu, pas à sa place!!! Mais il y a aussi, toujours, des médiateurs, des « sages » qui cherchent à faire la paix, des collègues qui ont un peu plus de distance… Il y a aussi notre sentiment d'appartenir à ce groupe fort et d'y être suffisamment en

sécurité pour à la fois se fâcher et se réconcilier. C'est cela le principe, on est des inconditionnels!

Alors, heureux anniversaire à l'ARIC pour ses 30 ans, 30 ans d'une vie scientifique, sociale et interculturelle, très particulière! Je suis fière et heureuse d'avoir participé et contribué à ces 30 années et je nous souhaite à toutes et tous encore de nombreuses années de rencontres et collaborations interculturelles aussi riches, dynamiques et passionnées. Je nous souhaite aussi de continuer à élargir nos réseaux internationaux et à nous ouvrir à la relève. Longue vie aussi au prix de la meilleure thèse qui est une belle occasion de dorer l'image de notre association et de la diffuser!

L'ARIC, c'est aussi notre engagement et notre conviction que l'interculturalité active, consciente et politique, est non seulement possible mais qu'elle est aussi la seule alternative, voire la solution, aux conflits et violences qui agitent notre monde. Joyeuse fête à nous tous, les engagés et les passionnés de l'interculturel et j'ai bien hâte qu'on se retrouve encore une fois à Strasbourg pour de nouvelles aventures ARICiennes!

Quelques notes sur une association vivante : à propos des 30 ans de l'ARIC

Claudio Bolzman

L'ARIC existe depuis 30 ans et ce n'est pas un hasard. Cette association joue un rôle scientifique de premier plan pour la recherche interculturelle francophone. En ce qui me concerne, l'émergence de l'ARIC coïncide avec ma formation en tant que jeune chercheur et assistant au Département de sociologie de l'Université de Genève. Les travaux de Michel Oriol, Isabelle Taboada-Leonetti et Ana Vasquez ont exercé une influence importante sur mes premières recherches touchant à l'exil et aux migrations. C'est donc tout naturellement que j'ai suivi avec intérêt les travaux de l'ARIC, tout d'abord à distance, puis en participant aux Congrès de l'association. Ma première participation avec une communication remonte au Congrès de Nanterre. Mais ce fut lors du Congrès de Genève, en 2001, qu'un déclic s'est opéré et que, grâce aux sollicitations de Christiane Perregaux et Pierre Dasen, je me suis impliqué de plus en plus dans la vie de l''association. Christiane et Pierre ont joué un grand rôle, en fédérant sous forme de réseau, les chercheurs de la Suisse francophone issus de différentes disciplines qui s'intéressaient aux questions interculturelles. Ils ont été les catalyseurs d'une dynamique intellectuelle qui a permis l'éclosion des travaux scientifiques, des perspectives d'intervention et des échanges interdisciplinaires enrichissants. L'ARIC a permis d'élargir cette dynamique régionale en l'articulant à un cadre international.

En tant que membre du Conseil de l'ARIC et surtout en tant que secrétaire général pendant six ans, j'ai eu la chance de faire la connaissance de nombreux collègues issus de nombreux pays et de diverses disciplines. L'énumération de moments de convivialité partagée et la liste des amitiés nouées seraient trop longue à faire. En tout cas, c'est aussi une des dimensions importantes de l'ARIC. C'est une association qui a su combiner tout au long de son existence, rigueur scientifique, sociabilité, échanges humains, en considérant le terme « inter… » non seulement comme objet d'étude scientifique, mais également comme piste à suivre pour les échanges entre individus de divers horizons. Cet espace, qui permet à des chercheur-e-s de « faire des choses sérieuses tout en ne se prenant pas trop au sérieux » est une des forces qui expliquent la longévité très vivante de l'ARIC.

Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un espace qui permet de nombreuses activités scientifiques et académiques communes. Grâce à l'ARIC, j'ai eu la possibilité de participer à l'élaboration de projets de recherche internationaux conjoints, de codiriger ou de participer à la rédaction de publications collectives, de mettre en œuvre de nombreux échanges d'enseignants et d'étudiants, de codiriger des thèses ou de participer à des jurys de thèse de doctorats, de discuter pendant des heures autour d'un café avec divers collègues sur nos travaux respectifs ou sur nos visions de l'interculturel. Dans le cadre de la collection « Espaces interculturels », codirigée avec Emmanuel Jovelin, j'ai pu apprécier la diversité, et le plus souvent la qualité, de productions qui résultent des échanges au sein de l'ARIC.

Lors de ses débuts, l'ARIC était une association réunissant principalement des chercheur-e-s des principaux pays francophones du Nord : France, Suisse, Québec, Belgique. Progressivement elle s'est élargie vers une francophonie bien plus vaste et représentative du monde global dans lequel nous vivons. J'ai eu la chance d'avoir pu participer, avec notamment Mohamed Lahlou et Tania Ogay, à cette ouverture « universaliste » de l'ARIC. C'est ainsi qu'un premier congrès a eu lieu au Maghreb (en Algérie), qu'un colloque, puis un congrès ont eu lieu en Amérique du Sud (au Brésil), puis un congrès s'est tenu en Europe de l'Est (en Roumanie). Il avait là aussi un défi interculturel, de construire ensemble, avec des collègues ayant parfois d'autres cultures académiques et organisationnelles, des manifestations scientifiques communes afin d'élargir de part et d'autre nos « mondes partagés » tout en laissant une place aux différences. Le pari s'est avéré payant car diverses manifestations scientifiques se sont tenues depuis lors en Asie (Inde), au Maghreb (Maroc, Tunisie), sans oublier l'Amérique du Nord (Canada) et l'Europe (Belgique, Italie, Suisse, France). Toute en ayant l'empreinte « ARIC », ces manifestations sont loin d'être formatées et laissent la place à un bricolage créatif, au sens noble du terme. Quelle que soit la manifestation, on est toujours étonné du résultat. Même lorsque les moyens organisationnels sont extrêmement limités on est le plus souvent « surpris en bien ».

L'ARIC a 30 ans et, comme toute entité vivante, elle est confrontée à de nombreux défis pour les années à venir. Tout d'abord il y a un défi épistémologique majeur : dans quelle mesure le terme « interculturel » est le plus approprié pour analyser les complexités du monde actuel ? Et comment ce concept s'articule-t-il avec d'autres qui ont émergé ces dernières années, telles

que celui de « diversité », voire de « super-diversité », ou encore avec celui de « sociétés plurielles » ? Il est également important de continuer à travailler sur les liens entre les dimensions analytiques et normatives de l'interculturalité. Sans oublier un ancien défi, mais toujours d'actualité, dans la vie même de l'association, le défi linguistique : comment une association francophone, mais ouverte à la pluralité, cohabite-t-elle avec d'autres langues ? Gageons que ces questions seront déjà bien présentes dans un futur proche, et que certaines seront déjà débattues lors du prochain congrès de Strasbourg.

Mais le principal défi et préoccupation majeure pour l'avenir est la précarisation du monde académique et scientifique. En effet, pour les jeunes chercheurs d'aujourd'hui, il est beaucoup plus difficile de se stabiliser si l'on compare avec la situation existante il y a 30 ans. Il me semble qu'avec ses modestes moyens, l'ARIC doit contribuer à la possibilité pour ces jeunes chercheur-e-s de s'exprimer, de faire connaître leurs travaux et de trouver une place dans la recherche interculturelle. Elle a commencé à le faire avec son prix à la meilleure thèse. D'autres initiatives pourraient suivre. Il en va de la relève, mais aussi du futur de l'ARIC elle-même.

L'ARIC vue … d'Alger

Par Mohamed Lahlou

On arrive à l'ARIC avec sa propre histoire, avec sa propre expérience de l'interculturel, à partir de son propre territoire. C'est tout cela qui a fait l'ARIC, lieu de croisements temporaires ou ultimes. On vient à l'ARIC, on s'arrête à l'ARIC et on s'en va de l'ARIC en passant de l'interculturalité spontanée à l'interculturalité réfléchie ou confrontée.

Je crois avoir rencontré l'interculturel à deux mois de mes six ans, en entrant, pour la première fois à Ath Yenni à l'école du village Agouni Ahmed qui était juste au-dessus du village Tigzirt où je suis né et qui n'avait pas d'école. On allait (ou du moins certains chanceux du hasard !) à l'Ecole publique française en Kabylie, comme dans toute l'Algérie, colonie française d'alors. Ce jour-là, le maître parlait le Français que les élèves ne comprenaient pas et les élèves parlaient le Kabyle que le maître ne voulait pas entendre parler. A l'école, le maître parlait des Alpes, des Vosges, du Jura, mais ne disait rien de la montagne Adhrar, en face de notre village ; c'était pourtant elle qui nous accompagnait à chaque instant de notre vie. En quelques mois, nous, les élèves, avions appris le Français mais le maître n'a jamais appris le Kabyle.

Je ne savais pas encore ce qu'était l'interculturel !

A Saïda où j'ai grandi durant mon enfance, il y avait des Musulmans, des Juifs et des Chrétiens ; et, parmi les Musulmans, il y avait les Saïdéens, les Kabyles, les Mozabites, les Mascariens, les Nédromiens et d'autres encore. Mais et surtout, il y avait deux écoles : une pour les Européens parmi lesquels s'étaient perdus quelques rares indigènes et une autre école uniquement pour les Indigènes. Je ne savais pas encore que cela s'appelait de la discrimination. Enfant, je croyais que indigènes et indigents c'était la même chose, c'était « kif kif » : parce que les indigents c'était les indigènes et les riches c'était les Européens. Je ne comprenais pas pourquoi les Juifs étaient parmi les Européens alors qu'ils parlaient comme les indigènes et s'habillaient comme eux. C'est quand j'ai découvert qu'il y avait les citoyens et les autres que j'ai compris pourquoi tout cela ; et, que les autres c'étaient nous. Quand j'ai compris ce qu'était un colonisé et ce qu'était un citoyen, j'ai compris pourquoi on pouvait ne pas être un citoyen dans son propre pays.

Je ne savais pas encore ce qu'était l'interculturel !

Le problème, c'est que lorsque j'étais enfin devenu citoyen, citoyen de l'Algérie indépendante, c'est-à-dire décolonisée, je ne savais pas encore ce qu'était l'interculturel ; et, cela à cause de Monsieur le Secrétaire Général du Ministre de « l'Algérie libre et indépendante » (comme, on disait à l'époque !). Monsieur le SG m'avait, à 11h, demandé de lui apporter mon CV, avant 14h. C'était en 1971. A 14h tapantes, je lui ai fièrement remis mon CV. « Qu'est-ce que vous m'avez fait, ici ! » hurla-t-il, en me rendant mon CV ! Quel crime, mon Dieu avais-je commis ? J'avais écrit que le Berbère était ma langue maternelle ! C'était là mon crime ! C'est pour cela que je n'ai pas été retenu pour travailler au Bureau International du Travail à Genève.

Je ne savais toujours pas ce qu'était l'interculturel !

Il y a quelques décennies de cela, lorsque j'ai commencé à m'intéresser à la psychologie, je trouvais beaucoup de rigueur aux théories piagétiennes, mais ce que je voulais c'était comprendre, depuis le temps où j'étais un petit enfant indigène, si le milieu n'était pas dans beaucoup dans le destin des Hommes. Je m'étais rappelé l'histoire personnelle de Mohamed Iguerbouchène, petit cireur kabyle de la Casbah d'Alger, devenu un grand chef d'orchestre en Europe, grâce à sa rencontre avec un généreux britannique venu en vacances à Alger au début du 20° siècle. Accueilli dans un grand château d'Angleterre, le petit cireur algérien qui n'avait pas connu l'école coloniale était devenu un grand de ce Monde ! Alors je ne suis demandé plus explicitement si le milieu culturel n'était pas la bénédiction pour la réussite scolaire. Cela orienta d'abord mon doctorat de psychologie puis mon doctorat d'état ès-lettres et sciences humaines. Comme je réfutais toute différence « raciale », il ne me restait d'explication que dans le mouvement des cultures. Ce face à face entre le couple psychisme-culture et moi allait durer presque 25 années. Je me méfiais cependant du culturalisme qui faisait de moi et des autres, comme moi, un objet d'étude. Un texte de Francis Jeanson qui rappelait l'empreinte coloniale de l'ethnologie me confortait dans ma conviction. Il faut dire que l'approche interculturelle me posait un vrai dilemme d'autant qu'elle s'intéressait préférentiellement aux populations migrantes. D'autant plus qu'après avoir vu pendant de longues années partir les immigrés de chez moi, j'étais devenu, en cette année 1994, moi-même, un immigré à Lyon. L'immigré que j'étais était pourtant professeur à l'Université

Lyon 2 parmi les collègues français qui l'avaient accueilli et reconnu. Le statut d'immigré-émigré m'ouvrait bien grandes les portes de la réflexion interculturelle.

Je commençais alors à savoir ce qu'était l'interculturel !

Je commençais à le savoir en me posant des questions ! Et, c'est avec ces questions que j'entrais à l'ARIC. Je découvrais à l'ARIC un espace de convivialité, de réflexion et de recherche. Je m'y sentais bien, avec tous ces collègues venus de nombreux pays. Je m'y sentais bien dans l'interculturalité de l'ARIC. Je m'y sentais encore mieux lorsqu'au congrès d'Amiens, les ARICIENS, après bien des hésitations, acceptèrent que le X° congrès de l'ARIC ait lieu à Alger, en mai 2005. Les congressistes arrivent de plus de 50 pays pour ce congrès exceptionnel. Les doutes, les inquiétudes, les peurs se sont estompés. Sidi Fredj au bord de la Méditerranée, cadre merveilleux avec du soleil plein à croquer. L'Algérie étonne, accueille et se fait aimer. Les stéréotypes s'effondrent ! L'ARIC est venue au Sud regarder l'interculturel autrement que du Nord. Pour la première fois, le lieu va orienter la perspective. Le Palais des Nations est somptueux pour accueillir l'ARIC. Suprême honneur, le Président de la République vient ouvrir solennellement les travaux du congrès devant plus de 400 congressistes. Je suis impressionné par l'immense culture du Président et par la simplicité cordiale de l'accueil qu'il nous réserve. C'était une première dans l'Histoire de l'ARIC. En attendant que cela se renouvelle, un jour, peut-être ! Tous se démènent pour que tout se passe au mieux, pour recevoir comme les Algériens aiment recevoir. Plus de 30 membres du comité d'organisation veillent au grain pour que tout aille bien. Plus de 250 communications et conférences pendant 4 séances quotidiennes avec pour chacune 5 à 6 symposiums en parallèles. On est studieux à l'ARIC mais on veut aussi découvrir Alger. Je suis inquiet, sans trop le montrer, pour la sécurité de chacun. Mes recommandations ne servent pas toujours : certains profitent pour aller à la Casbah et découvrir le bon poisson de la Pêcherie, d'autres rentreront à 4h du matin, à pied de Staouéli après avoir joyeusement arrosé l'après méchoui accompagné de limonade. Sacrés sud-américains fêtards qui se retrouvaient si bien à Alger, comme là-bas à Florianopolis ! On ne découvrait plus seulement l'interculturel à partir du Sud, mais aussi le Sud dans son humanité et sa générosité.

J'avais compris, à l'ARIC que l'interculturel c'est le droit, le partage et la rencontre humaine.

A Alger, c'était les 20 années de l'ARIC. La thématique du congrès, c'était « **Rencontre des cultures et partage des savoirs** ». Cela fait 10 années maintenant : nous étions tous des indigènes parce que tous natifs de quelque part, nous étions tous des citoyens d'un pays, nous étions les minorités parce que, comme disait l'écrivain Driss Chraïbi, les minorités sont la majorité du Monde, nous étions tous des émigrés-immigrés parce que nous étions tous venus de quelque part et arrivés ici ou ailleurs.

Nous venions de vivre l'interculturel et de vivre ce que cela devait être.

Par Tania Ogay

Ah, l'ARIC ! Une association scientifique décidément peu banale, un projet un peu fou, à réinventer constamment pour que se perpétue « l'esprit de l'ARIC ». A mes débuts (en 1993) dans l'équipe de Micheline Rey puis de Pierre Dasen à l'Université de Genève, l'ARIC était tout d'abord un mystère pour moi, alors peu au fait de la culture académique (malgré quelques années passées dans les auditoires) : mes collègues parlaient de l'ARIC comme de quelque chose de connu de tous, une évidence et, chose insensée, prenaient même l'avion pour Montréal pour aller y faire des « communications ». A l'époque, pas d'internet pour glaner des informations… Il m'a fallu du temps pour comprendre que ce club m'était également ouvert. Me voici donc un beau jour avec mes collègues au congrès de Nanterre à Paris en 1999, tout impressionnée de voir « en vrai » qui se cachait derrière tant de noms qui m'étaient familiers par les lectures. Sans compter que ces doctes personnes étaient aussi capables de faire la fête et même, de danser ! Plusieurs années plus tard, lorsqu'avec Aline Gohard-Radenkovic nous avons organisé le colloque de 2010 à Fribourg, j'ai retrouvé la même incrédulité chez mes étudiants et jeunes collègues qui faisaient alors leur baptême aricien.

Le congrès de Nanterre fut pour moi le début d'une longue suite de congrès et colloques, dont les à-côtés festifs ne sont pas le moindre des charmes de l'ARIC. Comme ce repas un soir du congrès de Florianopolis en 2009, pendant lequel Yvan Leanza a lancé un « remue-méninges » sur le nom de la future revue de l'ARIC. Des vapeurs de caipirinhas en est sorti « Alterstice », à côté d'autres titres trop loufoques pour survivre à cette soirée. *Alterstice* est ainsi venu remplacer le vénérable Bulletin de l'ARIC, auquel j'avais collaboré avec Colette Sabatier puis avec Yvan Leanza, gérant le passage entre l'impression papier (et ses montagnes d'enveloppes pour l'envoi postal) à la diffusion en ligne.

Mais de 2005 à 2013, les congrès et colloques de l'ARIC ont aussi signifié pour moi des heures passées à la table du secrétariat, tentant de gérer avec la secrétaire de l'ARIC la collecte des cotisations. En effet, les choses se sont gâtées pour moi lors du congrès d'Alger où d'irrésistibles « chasseurs de têtes » m'ont prises dans leur viseur : il fallait que quelqu'un reprenne la trésorerie de l'ARIC. J'étais paraît-il la candidate idéale : les comptes bancaires et le siège de

l'association étant à Fribourg, il fallait une-e Suisse-sse. N'ayant su cacher que mon père était comptable de profession, mon compte était bon.

On n'y pense pas a priori, mais tenir les comptes d'une association comme l'ARIC est une tâche éminemment interculturelle. Il m'a fallu d'abord tenter de rapprocher la culture professionnelle de mon père, comptable à la Confédération helvétique, avec la culture aricienne, faite de passablement de flou et de d'improvisation, difficilement conciliables avec la tenue d'une comptabilité. « Alors, comment va l'ARIC ? » était la question rituelle que me posait mon père, un brin narquois, à chaque fois que je venais en visite chez mes parents. Je ne compte pas les samedis soirs passés avec lui pour tenter de faire tourner cette hydre à deux têtes (en l'occurrence, une comptabilité en euros et francs suisses, avec certains membres qui prenaient un malin plaisir à payer tantôt en francs suisses, tantôt en euros). Mettre sur pied une comptabilité sur un logiciel (qui ne tolère aucun centime de différence) permettant de suivre le paiement des cotisations n'a pas été une sinécure. Cela a notamment demandé beaucoup d'organisation et de coordination avec la personne assurant le secrétariat et nous n'avons malheureusement pas pu éviter tous les couacs. J'en profite pour remercier ici chaleureusement les étudiantes et assistantes au Département des Sciences de l'éducation de l'Université de Fribourg qui ont bien voulu relever le défi d'assurer le secrétariat de l'ARIC : Yulia Zharkova, Stéphanie Borruat et Loana Cettou, ainsi que Alida Gulfi, qui a accepté de prendre ma succession comme trésorière.

Mais la pratique de l'interculturalité occasionnée par la fonction de trésorière ne se limitait pas à la recherche d'un compromis entre la culture professionnelle paternelle et la fantaisie aricienne. Être la trésorière de l'ARIC a aussi été une tâche qui a impliqué pour moi une intense pratique de la communication interculturelle: dans une association marquée par une culture post-soixante-huitarde, généreuse et souvent idéaliste, plaider pour une certaine rigueur et des procédures claires n'était pas toujours bien vu. Regardons les choses de façon positive : des moments parfois pénibles ont été pour moi l'occasion d'aiguiser ma réflexion sur l'interculturalité dans les relations humaines: l'expérience d'être perçue de façon stéréotypée (ah, l'association entre la Suisse et l'argent…), mes propres limites dans l'adaptation interculturelle (dois-je accepter une attitude machiste parce qu'elle se présente comme étant culturelle ?), les contradictions de l'exotisme dans le discours « interculturel ». Heureusement, ces intenses

années d'ARIC ont aussi apporté leur lot de belles rencontres, d'amitiés sincères et de fous rires mémorables. Voici la facette de l'ARIC dont j'ai bien l'intention de profiter maintenant, en étant reconnaissante à celles et ceux qui veulent bien prendre en charge le travail, parfois de l'ombre, qui rend possible cette belle aventure humaine que constitue notre association.

L'ARIC, un pont suspendu entre continents, océans, cultures et ……aricien(ne)s

par Tchirine MEKIDECHE

Si je devais associer une image à l'ARIC, ce serait celle d'un pont suspendu – comme celui de Constantine - au-dessus du « Rhummel » - enfoui dans des falaises abruptes et parfois balloté par les vents.

Il a fallu franchir ce pont, pas à pas, mesurés et pondérés, pour entendre des voix « des suds », ce « monde majoritaire » auquel j'appartiens, s'exprimer dans leurs différences, expériences et apports scientifiques, professionnels mais surtout interculturels.

Mon tout premier contact avec l'ARIC, ce fut en mars 1986, pour le 1er congrès organisé au CIEP de Sèvres, à l'incitation de la regrettée Hélène Gratiot-Alphandery, qui avait encadré dès 1975, ma thèse à l'université Paris V-Sorbonne, sur les jeux des enfants dans la rue, en Algérie. Durant cette préparation j'avais été confrontée au « négativisme » des études cross cultural en ce domaine - le terme ethnocentrisme est arrivé bien plus tard - et à la difficulté de donner sens aux observables recueillis dans la Zanka, cet espace où les enfants de mon pays développent leurs activités ludiques spontanées.

Ce congrès n'apporta pas de réponses à mes interrogations scientifiques récurrentes depuis déjà 10 ans.

Puis plus rien. Faut dire que l'information à l'époque circulait uniquement par voie postale et essentiellement entre pays européens, sans oublier le Québec. Pas d'internet, pas de mails.

Et puis, comme l'écrit Villanova[2] "Qu'est-ce donc cet interculturel qui circule aujourd'hui dans des milieux de plus en plus divers et qui a incontestablement marqué le dernier tiers du vingtième siècle? Est-ce un phénomène construit par les occidentaux ou le retrouve-t-on partout à travers le monde et sous quelle forme?" Que pouvions-nous apporter lorsque la majeure partie des études portait sur la rencontre, l'intégration/assimilation de l'Autre, ce travailleur émigré le plus souvent de mon pays et dans les yeux duquel se lisait une profonde tristesse.

[2] Villanova (de) et al., 2001, in Construire l'interculturel ? Ed. l'Harmattan ? pp.1.

Questions importantes car les champs d'investigation scientifique et d'application de l'interculturel, ses savoirs et enjeux s'inscrivent dans des contextes historiques, géopolitiques, économiques, culturels donnés qui leur donnent tout leur sens. Ils ne sauraient donc être abstraits de leurs contextes respectifs de développement pas plus qu'ils ne sauraient être directement superposables.

Pour les chercheurs des sociétés dites du sud de la méditerranée, caractérisées depuis des siècles par une polyréférentialité culturelle imposée ou revendiquée, recherchée ou combattue, adoptée ou rejetée selon les périodes de leur histoire, passée et récente, l'interculturel constitue non pas un simple intérêt, mais la trame d'un vécu quotidien - tant en milieu familial, scolaire et universitaire que professionnel - et le nœud gordien de toute recherche scientifique en sciences humaines et sociales, économiques..... Or quelle place l'ARIC réservait-elle en cette première décennie à de telles recherches ?

C'est dans le cadre de projets de recherche interuniversitaire franco-algérienne que ma sœur et moi avons peu à peu renoué avec l'ARIC par le biais de nos partenaires chercheur(e)s qui non seulement nous informaient de la tenue de congrès /colloques de l'ARIC, mais qui nous incitaient à y présenter nos travaux comparatifs France-Algérie : pour le Congrès de Sarrebruck en 1994 par le biais de notre collègue Jean Wallet, puis pour le congrès de Nanterre en juillet 1999, par celui de Geneviève Vermes, notre partenaire pendant 4 ans.

En mars 1999, j'ai participé au 1er colloque international en psychologie interculturelle organisé par Geneviève Vinsonneau avec Mohamed Lahlou, à Lyon, en hommage à Carmel Camilleri que nous connaissions bien, ma sœur Nadjet ayant été l'une de ses toutes premières doctorantes.

Ce congrès de Lyon nous donna un avant-goût de ce que pouvait offrir une recherche interculturelle ouverte, au double plan scientifique et humain.

C'est là que je rencontrais plus directement Pierre Dasen ainsi que Gustave Jahoda, avec lequel nous visitâmes très folkloriquement le vieux Lyon et ses traboules, et qu'avec une intervenante « blanche » d'Afrique du sud et ma sœur, nous achetâmes dans une confiserie 200g de « têtes de nègre », ces touts petits réglisses de mon enfance. Quel contraste entre cette résurgence du passé colonial un peu raciste et les communications autour de l'interculturel !!!

Une belle coopération interculturelle mais aussi des liens amicaux prirent également naissance avec Odette Lescaret que j'y rencontrais après sa

communication sur les vécus scolaires d'enfants vivant au Vietnam, Cambodge et Laos, qui m'avait particulièrement intéressée.

Manageant avec brio et équité interculturelle, le Consortium d'appui à la Filière Francophone de Psychologie et du Master délocalisé de Psychologie du Développement de l'Enfant et de l'Adolescent de Toulouse, elle s'activa pour que l'université d'Alger y soit intégrée. Et c'est ainsi que débuta pour moi une aventure scientifique humaine interculturelle d'enseignement à 16h d'avion de ma blanche Alger, à l'université d'Hanoi, ce qui développa approfondit de nouvelles compétences interculturelles nécessaires à l'échange, au partage de savoirs et d'expériences, à l'analyse et la réflexion académiques du chercheur au sein de l'ARIC. C'est là que je connus Elaine Costa Fernandez, que nous organisâmes en 2010, au colloque ARIC de Fribourg, un symposium sur cette expérience interculturelle.

Le congrès de Nanterre nous réserva à son tour une surprise car ma sœur et moi fûmes sollicitées par Pierre Dasen et Colette Sabatier pour publier nos communications dans l'ouvrage qu'ils coéditaient – *Cultures, développement et éducation. Autres enfants, autres écoles,* aux éditions l'Harmattan, en 2001.

Ce fut le départ d'un engagement plus actif pour toutes deux, au sein de l'ARIC, fortifié deux années plus tard par la sollicitation de Pierre Dasen à participer au congrès ARIC qu'il organisait à Genève en 2001, en me demandant d'être discutante d'une table ronde plénière. Ce congrès nous mit en contact direct avec des chercheurs et leurs travaux réalisés en Iran, Turquie, Grèce, Brésil, Pérou, Bolivie…. et auxquels nous n'avions pas accès. Partageant avec certains d'entre eux le même hôtel à Genève que nous avaient réservé les organisateurs du Congrès, des liens privilégiés furent tissés, des invitations à exposer nos travaux au Brésil à l'université de Sao Paulo en 2002, par Elaina Peirera Rabinovitch avec laquelle je demeure en rapport étroit, organisant ensuite à deux un symposium au Congrès de Florianopolis, en 2009.

Le Congrès d'Alger fut pour moi un moment hors du temps, car après avoir vécu la terrible « décennie noire », coupés du monde universitaire et de la recherche hors Algérie, la présence massive de collègues que je croisais d'ordinaire à Paris ou Genève avait quelque chose de presque irréel. Ce colloque a bien entendu fait lever nombre d'idées préconçues, de réserves et mise à distance. Il a surtout attiré de par les conditions privilégiées d'accueil offertes, plus de 400 participants de 40 nationalités différentes, et fait nouveau, en

provenance en grande partie de pays « des suds ». Il fut une réussite magique. Mon plus grand regret est qu'aucune publication ne s'en soit suivie.

L'ouverture de plus en plus grande de l'ARIC depuis ce congrès historique, à des problématiques plus diversifiées, moins euro-centrées et plus en phase avec l'actualité d'aujourd'hui, constitua une motivation à fréquenter plus assidument les différents congrès de l'ARIC - à Florianopolis en 2009, Fribourg en 2010, Sherbrooke en 2011, New Delhi en 2012, Rabat en 2013, d'autant que leurs organisateurs invitaient, incluaient, sollicitaient un nombre de plus en plus important de chercheurs des suds, aux séances plénières d'ouverture, aux différentes tables rondes, se démenaient à trouver des fonds pour leur assurer un hébergement confortable sur place. Quel sens de l'hospitalité jamais démenti de la part de nos collègues des suds et j'y inclue également Michèle Vaatz laroussi à Sherbrooke et Aline Gohard à Fribourg car elles nous en témoignèrent la même preuve !! A Fribourg, Elaine, Odette, Alain et moi-même partageâmes les 4 chambres d'une maison d'hôte du XVI^{ème} siècle, un bijou d'architecture en bois, qu'Aline nous avait réservée elle-même ...pour un prix presque dérisoire.

Je me souviens également des appels téléphoniques à mon domicile de Stéphanie Borruat du secrétariat de l'ARIC- de la part de Reinaldo Fleury - pour me convaincre de faire le déplacement bien compliqué jusqu'à Florianopolis via Alger–Paris–Sao-Paolo, d'accepter d'encadrer un GT, d'intervenir en table ronde d'ouverture sur l'interculturel vu du sud. Ce congrès me fit découvrir un autre monde, des cultures ancestrales, d'autres dysfonctionnements historiques de l'interculturel que je comprenais assez bien venant moi-même d'une société ayant connu l'oppression coloniale et que Frantz Fanon, ce grand psychiatre algérien d'origine antillaise, auteur du célèbre « Peaux noires, masques blancs », avait « la côte » au Brésil.

C'est au Congrès à Sherbrooke que je me suis décidée à rejoindre le Conseil de l'ARIC, son comité des Sages, sa commission du Prix ARIC 2013 puis 2015, découvrant l'engagement et la somme de travail que cela pouvait imposer mais avec sourire et bonne volonté comme ceux que j'ai mis avec ma partenaire Fabienne, pour réaliser ce Livre d'Or des 30 ans de l'ARIC.

Bon anniversaire et longue vie à l'ARIC. Qu'elle devienne de plus en plus ouverte à d'autres mondes, d'autres univers culturels, qu'elle les comprenne de mieux en mieux pour contribuer à faire du monde de demain un monde où régnerait un peu plus de compréhension et de tolérance, de dialogue et de paix.

Pour que les rives et les continents se rejoignent.

Par Malika Bennabi Bensekhar

J'ai porté un intérêt à l'ARIC au milieu des années 80, grâce à des collègues en contact constant avec Carmel Camilleri, leur directeur de thèse.

Je venais de rentrer d'un séjour à Paris de deux années pour y préparer une thèse en relation avec la pluralité linguistique, son effet sur la structuration psychique et le développement de l'enfant.

Dans cette Algérie qui sortait d'une acculturation forcée (la colonisation) pour en organiser une autre (un développement sur le modèle du socialisme, une industrialisation centralisée et la révolution agraire) il était naturel que les questions culturelles et identitaires nous happent. L'expression « acculturation forcée » se justifie par les ruptures provoquées délibérément. Dès l'indépendance, un regard critique avait été porté sur certaines classes de la société, considérées comme source potentielle d'opposition à la construction du socialisme qui devait permettre de récupérer un patrimoine devenu national, grâce à des mesures qui détricotaient le tissu social à coup de comités de gestion, de réformes agraires, de nationalisations, de réorganisation du commerce, de réforme du système bancaire et d'industrialisation lourde. En somme une révolution qui débouche sur « une pensée politique et sociale nouvelle [...] puisée dans nos valeurs propres »3. Au titre « des valeurs propres », la langue arabe fut citée comme un moyen pour lutter contre « le cosmopolitisme culturel et l'imprégnation occidentale »4. L'option prise fut donc celle d'une action délibérée et systématique sur les mentalités pour instaurer une « conscience révolutionnaire » qui toutefois doit refléter « une certaine tradition » (sic). Ce contexte qui porte tous les ingrédients des crises identitaires à venir a néanmoins été celui de la massification de l'Éducation. Le statut de la femme, encore défavorable, devait changer « en l'associant, d'une manière pleine et entière à la gestion des affaires publiques et au développement du pays »5. Nous avons pu bénéficier de cette dynamique émancipatrice et du large accès à l'enseignement. Tout indique que

3 Charte d'Alger, 1er congrès du parti du Front de Libération Nationale, avril 1964

4 Idem.

5 Charte d'Alger, 1er congrès du parti du Front de Libération Nationale, avril 1964

compte-tenu du contexte socioculturel qui a contribué à nous construire, nous ne pouvions qu'être happés par des problématiques d'acculturation. Les liens historiques et humains tissés entre les deux rives de la Méditerranée expliquent que les années 80 aient été celles des thématiques interculturelles. Aujourd'hui, nous sommes quelques-uns de cette génération à être membres de l'Aric.

Les bouleversements sociaux produisent des confrontations de valeurs, voire des antagonismes, qui rendent nécessaires des compositions entre assignations, prescriptions, injonctions et cohérence (Camilleri, 1990)6. Dans certains axes, les antagonismes sont les plus forts. Je n'évoquerai ici que l'axe de la famille et des « rapports de genres » qui réfèrent aux différences et aux relations sociales entre les hommes et les femmes. Certaines thèses de psychologie interculturelle auraient mérité une inscription plus affirmée dans l'axe des rapports de pouvoir. Or le « discours révolutionnaire » auquel nous étions soumis(es) avait la particularité de générer un double bind : l'algérienne devait participer aux « tâches d'édification nationale » tout en étant « la gardienne des traditions ». Comment alors construire une société fondée sur une représentation égale des citoyens des deux sexes dans l'économie et la vie politique ? Je ne citerai ici que quelques-unes des thèses dirigées par Carmel Camilleri et qui, d'une façon ou d'une autre, traitent des changements sociaux qui affectent la condition des femmes, leur statut dans la société et au sein de la famille : de "La situation et les aspirations de la femme algérienne dans la région d'Alger" (Kacha Nadia, 1979), de "La représentation de soi des jeunes en situation de conflit culturel. Le cas de l'adolescente algérienne" (Nadjet Mekideche, 1981), des "Attitudes et représentations de l'adulte vis-à-vis de l'enfant abandonné dans la région d'Alger" (Bahia Alliche, 1981), des "Expressions des images parentales chez des jeunes filles algériennes délinquantes: une étude descriptive et comparative" (Ait-Sidhoum Ahmed, 1984), de "L'instruction de la femme dans le nouveau contexte culturel algérien: son effet dans les rapports éducatifs mère-enfant et leur insertion sociale" (Fatiha Akrouchi, 1986), des "représentations de la crèche chez la mère travailleuse (Alger)" (Fatima Babaci Moussa, 1986), de "L'étudiante algéroise face au mariage: l'épanouissement personnel par le compromis" (Draoua Faouzia, 1987), du "couple algérien : sa formation et son évolution. Les effets des conflits de valeurs" (Farida Yacef, 1989), du "Changement social et

6 Camilleri, C. (1990). Identité et gestion de la disparité culturelle, in C. Camilleri (Ed.). Stratégies identitaires, Paris, PUF.

représentations de l'autorité parentale chez les jeunes algériens -Incidences psychosociales et psychopathologiques de l'interculturalité" (Fatiha Choukri Zeggane, 1990) des "Modèles conjugaux et représentations culturelles des jeunes en Algérie: contribution à la théorie du changement social, (Radia Toualbi, 1994).

Nous séjournions durablement à Paris ou nous faisions des visites fréquentes pour constituer notre bibliographie, collecter des documents ou rédiger notre thèse. Quelles que soient nos universités de rattachement, nous nous rencontrions tous à la bibliothèque de l'Institut Henri Pierron (rue Serpente) pour échanger, partager nos découvertes et nos expériences. Nous vivions intensément ce séjour à Paris, mordions dans la vie à pleines dents. Nous appartenions à cette jeune génération forgée par une indépendance toute aussi jeune que nous. Certains, tout juste sensibilisés à la psychanalyse, s'y sont initiés ou ont tout bonnement entrepris une analyse didactique. Tout était bon à prendre, la liberté comme le savoir. Tout ce que nous apprenions était destiné à un retour sur investissement car nous destinions à une prise de fonction dans les universités algériennes. Nous étions cette relève qui, formée à la psychologie francophone, s'est trouvée confrontée à une autre relève, formée dans les universités anglophones celle-là. Au clivage de la langue se sont ajoutés d'autres clivages, dont celui d'orientations divergentes car nous n'avions pas été formés pour les mêmes paradigmes (psychanalyse, comportementalisme...)

Les questions identitaires se posaient avec acuité, parfois dans la douleur. Les contradictions, motifs d'oppositions s'imposaient jusque dans le domaine scientifique. Il était fréquent que nos paradigmes de recherche soient critiqués car suspectés d'être entachés d'une pensée coloniale. Je n'oublie pas cette conférence qui avait été donnée par Carmel Camilleri, au milieu des années 80, à l'Institut des Sciences Sociales (Alger). Je brûlais d'envie d'engager un débat sur la notion de stratégie identitaire qu'il considérait comme découlant de la confrontation à deux systèmes culturels. Selon lui cette confrontation génère des conduites dont certaines dénotent une adhésion au changement tandis que d'autres demeurent sous tendues par les valeurs appartenant à ordre culturel « traditionnel ». Cette variation des conduites, formalisée en stratégies identitaires, dénote un positionnement par rapport à des valeurs différentes, voire divergentes, et traduit un niveau d'attachement ou de dépendance par

rapport à la culture dont sont issues ces valeurs7. Il m'avait semblé que la notion de stratégie découlait d'une approche attitudinale qui ne « disait » pas assez que tout individu, pour atténuer la tension qui découle de l'effort adaptatif et maintenir un sentiment de constance psychique, devait « négocier » de manière permanente avec les composantes de son identité grâce un processus dialogique. L'argument de la « spécificité culturelle » invoqué avec virulence a finalement clos le débat. Notre place, même inconfortable était précieuse, notre tâche exaltante par cette richesse qui ne nous épargnait pas des tensions, des points nodaux...et des crises, celles des identités, des valeurs et des institutions.

Pour moi, quelques rencontres manqués faute de moyens...en devises convertibles s'entend. Puis enfin le congrès de Sarrebruck (1994), en pleine « décennie noire ». Sur les lieux du congrès, une cabine téléphonique, juste un appel pour prendre des nouvelles des enfants. Il m'est strictement déconseillé de rentrer...J'interviens sur le bilinguisme précoce dans un symposium présidé par Andrée Tabouret-Keller. ***Jean Retschitzki qui y assiste me propose d'assurer un temps partiel à l'université de Fribourg***. La semaine suivante tout est conclu. D'autres solidarités se sont manifestées...et mes enfants ont pu me rejoindre rapidement. L'Aric c'est aussi cela.

Implantée depuis en France, ancrée dans la recherche interculturelle et dans la clinique transculturelle, j'ai depuis eu le privilège de contribuer à l'organisation du IX^{ème} Congrès de L'Aric à l'université Jules Verne de Picardie à Amiens; de participer également à la plupart des congrès et colloques organisés après Sarrebruck. Mon implication au sein de l'Aric est à présent plus importante par le fait que je fasse partie de son Conseil. J'ai notamment en charge son site web, ce qui me vaut de m'initier aux déconvenues des négociations avec les Webmasters.

7 Bennabi-Bensekhar, M. (2013). Les théories sur l'acculturation à l'épreuve de la transmission familiale. Perspectives post-coloniales. In M. Vatz-Laaroussi, É.-H. Riard, C. Gélinas et E. Jovelin (Éd.), Les défis de la diversité, Paris : L'Harmattan.

ARIC, ARIC

Par Nadjet MEKIDECHE

En 1976, munie d'un projet de recherche en vue d'une inscription pour la préparation d'un doctorat en psychologie à l'université de Paris V-Sorbonne, et d'une bourse universitaire de coopération franco-algérienne, je pris contact avec Hélène Gratiot Alphandéry que nous connaissions déjà depuis juin 1971, pour être venue souvent faire des conférences à Alger, dans le cadre d'une coopération franco algérienne interuniversitaire.

A l'analyse de mon projet de recherche, « La représentation de soi des jeunes en situation de conflit culturel. Le cas de l'adolescente algérienne », elle m'orienta d'emblée vers le regretté Carmel Camilleri qui venait de créer une post-graduation en psychologie interculturelle, jugeant qu'il relevait de ce tout nouveau champ disciplinaire en France.

Mon intérêt pour l'interculturel autour des questions identitaires individuelles et sociales se poursuivit à Alger après la soutenance de cette thèse, au travers de différents projets de recherche nationaux et de coopération interuniversitaire franco-algérienne, liant mon équipe de recherche au CREAD – Centre de recherche en Economie Appliquée pour le Développement – avec celle notamment, de Geneviève Vermes à son Laboratoire de l'université de Paris 8.

En février 1999, une surprise dans ma boite aux lettres ! Un courrier postal de Geneviève Vinsonneau m'invitait à m'associer- en tant qu'ancienne doctorante de Carmel Camilleri, à l'hommage qui lui était rendu.

Geneviève organisait pour cet hommage, avec Mohamed Lahlou, le 1er colloque international en psychologie interculturelle, "*La psychologie au regard des contacts de culture*", à l'université Lyon 2, en collaboration avec l'AIPSEC, les 25-26 mars 1999.

C'est là que je rencontrais pour la 1ère fois Pierre Dasen et que je connus Gustave Jahoda, avec lequel nous visitâmes accompagnées également de Vije, une chercheuse d'Afrique du sud, le vieux Lyon et ses traboules, achetant dans une confiserie « des têtes de nègre » petits réglisses tout noirs de mon enfance puis prenant un rafraichissement dans un bar à l'ombre d'une célèbre affiche « Y a

bon Banania » avec le sourire hilare d'un africain bien noir….. Un vrai parcours d'interculturalité à rebours, n'est-ce pas ?

J'y ai exposé ma communication en séance plénière. Il s'agissait d'un travail en cours, mené dans le cadre du projet de recherche partenarial avec Geneviève Vermes Les résultats de la recherche menée auprès d'adolescentes de lycées d'Alger remettaient en question certains paradigmes fondamentaux de la théorie des stratégies identitaires de C. Camilleri lesquels ne permettaient pas de rendre compte des réalités de l'interculturel dans des contextes sociétaux autres que ceux des pays occidentaux (pays du Nord) où les théories de l'interculturel ont été élaborées.

Ce colloque de Lyon constitua pour moi une porte d'entrée à l'ARIC d'autant que Geneviève Vermès, ancienne présidente de l'ARIC, nous incita fortement à participer au VIIème congrès de l'association à Nanterre quelques mois plus tard, en juillet 1999, alors même que nous lui avions clairement exprimé notre réticence vis-à-vis de l'ARIC qui traitait d'un interculturel centré principalement sur l'acculturation et l'intégration des populations émigrées en Europe et que nous nous sentions « out » de cet univers de recherche..

Je me suis réconciliée avec l'ARIC lorsque Colette Sabatier et Pierre Dasen me convièrent à publier ma communication faite à ce congrès, puis nouvelle surprise, lorsqu'arriva sur ma boite, un mail de Pierre Dasen me sollicitant pour faire partie du conseil scientifique du Congrès international de l'ARIC qu'il organisait à Genève, en septembre 2001 et à y intervenir activement.

Découvertes de visages auparavant associés uniquement à des ouvrages dans le champ de l'interculturel, un intérêt renforcé pour faire avancer un peu plus ces notions d'interculturel qui restaient encapsulées dans leurs paradigmes euro-centrés de chocs des cultures, crises identitaires, tradition / modernité …… , un tourbillon de communications de la part d'une multitude de chercheurs de nationalités diverses que nous n'avions auparavant côtoyé qu'en tant que doctorante à la cité universitaire internationale de Paris. Voilà ce que j'ai retenu de ce congrès de Genève.

Le congrès d'Alger organisé par le président de l'ARIC de l'époque, Mohamed Lahlou, et mes collègues de l'université d'Alger « dés-européneisa » en quelque sorte les travaux de l'ARIC, permettant son enrichissement par l'apport de champs de recherche interculturelle davantage inscrits dans les réalités du

monde élargi à un peu plus de continents et de chercheurs : 40 pays d'Europe du nord, du sud et centrale, du Canada, d'Afrique, d'Amérique du sud, du Maghreb….

J'ai tenu par la suite à participer autant que faire se peut, aux congrès et colloques organisés par l'ARIC. Ceux organisés à Sherbrooke en 2011, à New Delhi en 2012, à Rabat en 2013, m'ont enrichie de nouveaux savoirs et consolidé les liens ariciens déjà construits.

Car ces manifestations scientifiques de l'ARIC, contrairement à celles de bien d'autres associations scientifiques, constituent des espaces privilégiés et répétitifs de retrouvailles avec un noyau stable d'ariciennes et ariciens, nous encourageant à effectuer de longs trajets parfois bien onéreux en avion.

L'ARIC constitue ainsi une famille à laquelle on s'attache, sentiment que seul un esprit aricien interculturaliste peut susciter surtout depuis que les colloques et congrès nous font voyager vers des pays lointains, ce qui offre l'opportunité de découvrir « en direct », bien qu'en temps limité, des cultures et traditions autres, rendant plus proches les ariciens de ces pays et leurs travaux plus accessibles à la compréhension interculturelle académique. Et c'est surtout ce dernier aspect que j'aimerai retenir.

Quelques souvenirs à partager…

Par Elaine Costa Fernandez

Je ne pouvais pas ne pas répondre présente à l'appel de nos amies Tchirine et Fabienne, deux ariciennes comme moi des premiers temps, à participer à ce livre d'or….Ceci car l'ARIC est devenue, au cours de ces trente années, une grande famille…Et comme dans beaucoup de familles on a plaisir à partager des souvenirs et à réaffirmer notre envie commune de continuer à construire un chemin ensemble…

Je me souviens, alors que j'étais encore doctorante de l'Equipe de Recherche et d'Études des Situations Interculturelles (ERESI) à l'Université de Toulouse le Mirail (UTM), d'une formation sur la méthodologie interculturelle proposée à l'Université de Fribourg pendant l'année universitaire 1989/1990. C'était mon premier contact avec des enseignants-chercheurs francophones décidés à travailler cette problématique selon des paradigmes autres que ceux des chercheurs anglophones du domaine "cross-culturel". Enfouie dans la solitude de la rédaction d'une thèse de doctorat sur les effets psychologiques du bilinguisme, j'ai vu dans cette proposition l'occasion de partager mes multiples doutes et hésitations, il était temps…..Grâce au soutien de Claude Clanet, mon directeur de thèse, j'ai bénéficié d'une bourse et je suis partie en Suisse faire la formation…

Arrivée à Fribourg, j'ai fait la connaissance de Pierre Dasen, Jean Retschitzki et Géneviève Vermès, trio formidable, à l'origine quelques années auparavant d'une association dont le but était d'offrir aux théoriciens et aux praticiens travaillant sur les questions liées à l'interculturalité un réseau scientifique et interdisciplinaire dans lequel ils pourraient s'exprimer en français et non en anglais comme dans les autres associations alors existantes, comme l'a si bien écrit Aline Gohard dans la préface de l'ouvrage "De la Diversité Linguistique aux Pratiques interculturelles" (Costa Fernandez, Lescarret, 2012) de la Collection Espaces Interculturels, éditée chez l'Harmattan. Il s'agissait bien de l'ARIC dont les premiers membres étaient français, belges, québécois et suisses…. Trois manifestations scientifiques avaient déjà été organisées : le I° Congrès ARIC, en 1986 à Sèvres/France ; le II° en 1987 à Fribourg/Suisse consacré à la recherche interculturelle et le III° en 1989 à Sherbrooke au Québec.

A cette époque déjà, l'UTM était la seule université française à proposer une formation de troisième cycle sur l'interculturalité, le Diplôme d'Etudes Supérieures et Spécialisées (DESS) en Pratiques Educatives en Situations Interculturelles. Habilitée à former des professionnels spécialisés aux situations de contact de cultures, cette formation s'est peu à peu centrée sur la formation des psychologues interculturels, ce qui supposait l'adaptation d'outils techniques d'évaluation et d'intervention thérapeutique, l'étude des biais culturels des épreuves, entre autres…

Dès la soutenance de ma thèse en 1991 comme chargée de cours, puis comme maître de conférences associé (PAST) en Psychologie Interculturelle à partir de 1999, j'ai pris à bras-le-corps la question du bilan psychologique en situation interculturelle, en particulier la pratique des méthodes projectives auprès de populations aussi diverses que celles du Viêt-Nam, du Portugal et du Brésil. Nos interrogations ne se limitaient pas à l'étude comparative des protocoles, mais plutôt à l'analyse et l'interprétation des écarts constatés entre les versions élaborées par un même sujet dans des langues différentes…Qu'est-ce qui change lorsqu'un sujet bilingue construit des récits à partir des planches du TAT dans sa langue maternelle, le Portugais du Brésil, ou bien dans une langue seconde, le Français? Voici un exemple de problématique interculturelle qui a donné lieu à des communications scientifiques, à des publications ainsi qu'à des formations pour des professionnels en cours d'emploi, souvent encadrées par le Centre Universitaire de Psychologie Appliquée (CUPPA) de l'UTM.

Parallèlement, le contexte international marqué par l'augmentation des migrations, les questions éthiques et politiques posées à la société par l'intégration des populations d'origine étrangère comme l'affaire du voile, l'accueil polémique des sans-papiers, n'ont fait qu'amplifier l'intérêt pour les formations aux problématiques interculturelles, qu'il soit au niveau social, avec la détermination d'indicateurs de compétence interculturelle, éducatif, avec les questions pédagogiques posées par les enseignants des classes CLIN, de primo-arrivants ou même dans les situations de soin avec l'apparition de pathologies spécifiques et récurrentes dans les populations « venues d'ailleurs » et surtout dans les situations d'urgence et les organismes humanitaires.

C'est donc dans un terrain à la fois fertile et polémique que l'ARIC poursuit sa mission de contribuer à la construction et au partage du savoir en interculturel…

Mais étant donné le croissante demande des acteurs de terrain, le rythme d'un congrès chaque deux ans devenait insuffisant... Alors après le IVe congrès situé à Paris, s'est mise en place une alternance de congrès de 5 jours suivis de colloques de 3 jours, en rotation d'une année à l'autre.

En 2005, pour la première fois une manifestation ARIC allait avoir lieu dans un pays du Sud. On remercie Mohamed Lahlou, président de l'ARIC à l'époque, qui a assumé ce défi dans un contexte politique particulièrement difficile....Cela reste pour nous tous un souvenir inoubliable.

Ensuite des pays n'ayant pas le français comme langue officielle, le Brésil, la Roumanie, l'Italie et l'Inde vont à leur tour organiser des manifestations. Ces nouvelles destinations viendront élargir les débats et remettre en question l'usage du français comme langue unique de communication au sein de notre association. Cette question va engendrer de nombreuses discussions au sein de nos Assemblées Générales !

Maintenant, avec la globalisation et les Nouvelles Technologies de la Communication (NTC) les questions liées à l'interculturalité prennent la tournure du virtuel. Comme en témoignera le 9ème Colloque ARIC sur la thématique Mobilités, Réseaux et Interculturalité, organisé par une équipe de l'Université Fédérale de Pernambuco (UFPE) en avril 2016, dans la charmante ville historique d'Olinda, à côté de Recife au Brésil. Ce colloque sera l'occasion d'aborder les nouvelles postures théoriques et pratiques engendrées par les mobilités et les réseaux sociaux virtuels, transnationaux, urbains, solidaires ou corporatifs.

Pour finir, d'autres perspectives sont en cours d'analyse... Tant de choses restent à découvrir, à échanger dans un monde où le repli identitaire devient une arme destructrice. L'ARIC s'ouvre ainsi vers de nouveaux univers linguistiques, sans rien perdre de ses engagements du départ... Il nous reste à souhaiter longue vie à l'ARIC et au traitement des questions liées à l'interculturalité...Qu'elles continuent à être posées dans un climat de respect de la diversité culturelle et d'amitié entre les peuples.

Par Calin Rus

Mon premier contact avec l'ARIC a été à travers les livres de la collection Espaces interculturels, à la moitié des années 1990. Ces livres me révélaient un ensemble de problématiques et de questionnements qui semblaient assez éloignés de la réalité socio-politique et des préoccupations académiques de mon pays. Pourtant, il m'a semblé évident que l'approche interculturelle pourrait être une des réponses aux défis confrontant aussi l'Europe de l'Est e de Sud-Est.

Ensuite, les contacts sont devenus personnels et à partir du Congrès de l'ARIC de 2001 de Genève j'ai eu l'occasion de rencontrer ceux qui étaient derrière les livres et l'association. Avec plusieurs d'entre 'eux j'ai pu entamer des collaborations directes et je leur en remercie. J'ai eu également la chance d'être le témoin de deux processus qui m'ont profondément marqué, en tant que professionnel mais aussi au niveau personnel.

Le premier processus a été celui de l'ouverture de l'ARIC, transformée, dans quelques années, d'un lieu de rencontre de chercheurs francophones de l'Europe de l'Ouest et de l'Amérique du Nord, dans une vraie association globale, regroupant des chercheurs et de praticiens interpellés dans leur travail par la diversité culturelle sous des aspects très variés dans quasi toutes les régions du monde. J'ai été très content de contribuer à cette ouverture globale de l'ARIC et de la voir reflétée au Congrès de Timisoara.

Le deuxième processus que j'ai pu témoigner a été lié à l'ouverture, à la confiance et à l'élégance montrées par les fondateurs de l'ARIC qui ont su faire un pas en arrière pour laisser la place à une nouvelle génération. Ils ont ainsi défini un modèle d'engagement altruiste pour la communauté scientifique de notre domaine et ont établi les repères de son fonctionnement démocratique et inclusif par la suite.

Aux trente ans de l'ARIC je ne peux que me réjouir qu'elle puisse continuer d'offrir des occasions de partage, de mise en place et de maintien de contacts entre ceux qui travaillent dans notre domaine et confirmer mon appui à cette démarche qui, sans aucun doute, enrichie tous ceux qui y sont impliqués.

30 ans de l'ARIC: une vie en développement

comme celle de l'enfance à la jeunesse en passant par l'adolescence.

Ghazi Chakroun

L'acte de fêter les 30 ans de l'ARIC lors de son congrès à Strasbourg en France est une forme de concrétisation d'un rapprochement entre les sciences sociales et les autres sciences dans des zones charnières telles que celles sur l'interculturel est un médiateur pour mieux conceptualiser et donner plus de rigueur méthodologique et plus de crédibilité et d'applicabilité des résultats théoriques dans des recherches actions dans les années à venir.

Pour ma part, en tant que membre de l'ARIC depuis l'organisation de son congrès à Genève en 2001 à travers ma participation par une communication orale dans le symposium de Patrick Denoux (Directeur de l'Unité de recherches en psychologie interculturelle à l'Université Toulouse Le Mirail dont j'étais membre depuis 2000) et en tant que coordinateur du colloque de l'ARIC en 2014 sur la cognition sociale, formes d'expression et inter culturalité, organisé par le département de sociologie à la Faculté des Lettres et sciences Humaines de Sfax, ces mots par l'occasion cde cette fête s'inscrivent dans cet esprit d'ouverture et de dialogue trans et inter disciplinaire de problématiques interculturelles proposées lors des colloques et des congrès de l'ARIC lors de ces 30 années (non seulement dans les pays du Sud, à savoir la Tunisie qui défend avec sa société civile le changement démocratique, mais aussi dans les pays du Nord et tous les pays du monde tels que menacés récemment par des actes terroristes (France par exemple).

Ainsi, l'organisation de l'ARIC pendant 3 décennies (j'ai assisté à la moitié de cette période) de manifestations assez variées dans des cultures différentes a permis aux scientifiques, aux académiques et aux gens de terrain d'analyser des formes interculturelles dans des sociétés en mouvement et en mutation rapide tels que celles des pays arabo-musulmans. Ceci a aidé les décideurs, tels que ceux dans les domaines humains et sociétaux (culturel et éducatif par exemple), à prendre des décisions adéquates d'après des données de terrain analysées scientifiquement sans se limiter aux opinions publiques et éventuellement idéologiques.

En espérant que vous soyez de nouveau à Sfax lors de l'organisation de l'Université de Sfax d'un prochain congrès international de l'ARIC au nord de l'Afrique comme ceux déjà organisés dans les deux pays voisins l'Algérie en 2005 et le Maroc en 2013 tout en vivant ensemble la paix sociale, culturelle et religieuse en Tunisie et dans les pays voisins et de tout le monde dans le cadre d'une culture internationale qui défend les droits humains en respectant les spécificités culturelles et éventuellement interculturelles.

Par Elisabeth Regnault

Il était une fois, à Fribourg en Suisse, en 1985, une jeune doctorante, accompagnée de son directeur de thèse, Claude Clanet de l'Université Toulouse Le-Mirail, pour la création de l'ARIC.

Il était une fois, à Sherbrooke, en 1989, pendant le congrès organisé par Fernand Ouellet, une jeune doctorante qui a proposé sa candidature pour remplacer Claude Clanet, au Conseil d'Administration de l'ARIC, sous la présidence de Geneviève Vermès. C'est ainsi que j'ai intégré le Conseil d'Administration en assurant le montage du bulletin, entre 1989 et 1994.

Il était une fois, à Liège, en 1992, pendant le congrès organisé par Janine Blomard, une jeune docteure, qui rencontra un jeune chercheur, venant du Cameroun, Charles Romain Mbele. Ce fut une rencontre non seulement intellectuelle mais aussi une grande histoire d'amour qui dure toujours.

Formée à l'éducation interculturelle en tant que membre du CERESI (Centre d'Etudes et de Recherches sur les Situations Interculturelles de Toulouse Le-Mirail), sous la direction de Claude Clanet, j'ai publié deux articles, dans deux actes de congrès de l'ARIC, dont l'un avec Zohra Guerraoui, ma collègue en doctorat.

- Projet de formation de travailleurs sociaux à l'interculturel. Actes du 3ème congrès international de l'ARIC à Sherbrooke. Identité, Culture et Changement social. Paris : l'Harmattan, 265-277, 1991
- Le chercheur en interculturel et son choix des concepts. Actes du colloque international de l'ARIC à Paris. Cultures ouvertes, sociétés interculturelles. Du contact à l'interaction. Avec Guerraoui Zohra. Paris : L'Harmattan, vol 2, 328-337, 1994

En 1994, je me suis rapprochée de la Belgique et, en tant que chargée de cours à l'Université de Valenciennes, j'ai comparé les données en éducation interculturelle entre la France, à Toulouse et la Belgique francophone, à Bruxelles. C'est à partir de ce moment précis que j'ai inscrit mes publications dans le champ de l'éducation comparée. Je suis devenue également membre de l'AFEC (Association Francophone d'Education Comparée) et plus tard en 1998, membre de l'AFDECE (Association Française d'Education Comparée et des

Echanges). L'année 1995 correspond à ma nomination comme Maître de conférences à l'Université Louis Pasteur en Education comparée au sein du département de Sciences de l'éducation.

C'est à partir de 2010, lorsque j'ai commencé à remettre en question la notion de "bonnes pratiques" et que j'ai exploré la tension entre deux approches comparatives : l'approche pragmatique qui consiste à transférer des "bonnes pratiques" sans prendre en compte le contexte culturel et l'approche compréhensive qui prend en compte la dimension culturelle derrière les faits comparés, que la nécessité de la rédaction de l'Habilitation à Diriger des Recherches a pris tout son sens. Le regard distancié sur mon parcours a permis de lier et de délier l'éducation comparée et l'éducation interculturelle.

Je reprends l'expression de Denoux, dans la table ronde conclusive du Congrès : l'éducation interculturelle est, pour moi, un "Incubateur disciplinaire" puisque ce départ a ouvert des perspectives qui reprennent les concepts de l'interculturel avec l'importance de ce qui est et de ce qui se transforme, au contact de l'autre.

J'ai accepté d'organiser ce congrès et de redevenir membre de l'ARIC car il existe une fécondité entre ces champs disciplinaires et parce que, dans le cadre d'une conférence en éducation comparée au Brésil, j'ai retrouvé la secrétaire actuelle de l'ARIC, Elaine Costa-Fernandez, qui fut ma collègue en doctorat. Mon histoire d'amour continue, entre Toulouse, Fribourg, Sherbrooke, Liège, Yaoundé, Récife et Strasbourg.

Par Raymonde FERRANDI

En 1991 j'étais professeur de psychopédagogie à l'Ecole Normale Supérieure d'Abidjan, dans le cadre de la coopération française. J'essayais de mettre en pratique les conclusions de la recherche qui avait fait l'objet de ma thèse, présentée en 1985 à Paris X Nanterre : « Rapport au scolaire et organisation du temps chez les élèves de terminale gabonais – Approche ethnopsychologique ». Celles-ci me conduisaient à partir des réalités locales pour ajuster mes apports au lieu de plaquer sur ces dernières les modèles français, comme on le faisait trop souvent. J'avais été précédée dans cet effort par des équipes canadiennes dont celle de Margo Lavallée, qui avaient introduit les méthodes actives et par petits groupes, qui semblaient rencontrer plutôt bien l'éducation traditionnelle par le concret et par le groupe, tout en incitant à l'esprit critique et à la créativité.

Par ailleurs, j'assurais une consultation libérale de psychologie clinique à l'intention de personnes en souffrance où, là encore, je tentai de prendre en compte la structuration particulière de la personnalité dans une société holiste. Mais cette société était aussi en mutation rapide, et en situation post-coloniale.

Ce faisant, je découvrais en ordre dispersé les travaux de maints auteurs pédagogues (Pierre Dasen,...) et cliniciens, dont ceux de Margalit Cohen-Emerique, qui me semblèrent particulièrement féconds pour l'ensemble de ma pratique.

C'est alors qu'un séisme se produisit. Suite à un différend entre les gouvernements français et ivoirien, un rapatriement massif des coopérants fut décidé. Je me retrouvai donc dans une France que je ne connaissais plus, pour l'avoir quittée depuis plus de 10 ans, sans travail, seule avec un enfant petit, qui plus est métis, ce qui ne manquait pas de me donner, en vertu des critères sociaux en vigueur, l'image d'une « femme en difficultés », « qui s'était mal débrouillée ». Un handicap auditif n'arrangeait rien.

Mes tentatives pour retrouver un emploi se heurtaient à un mur. L'intérêt se portait sur le travail avec les migrants, et on ne voyait pas le rapport avec mon expérience qui concernait, elle, le développement. Quant à l'Université, son approche disciplinaire et fondamentaliste s'accordait mal avec mon nomadisme académique, qui m'avait conduit de la psychologie clinique à la psychosociologie,

puis aux sciences de l'éducation, et avec mon approche globalisante, qui invoquait différentes disciplines pour penser mes pratiques.

Tout inconfortable qu'il fût, ce parcours avait de quoi alimenter ma réflexion sur les spécificités culturelles en contexte français et le dépaysement du retour. Je demandai à rencontrer Margalit Cohen-Emerique, et mes tâtonnements des dernières années prirent un nouveau nom : « l'interculturel ». L'ouvrage « Chocs de cultures » fut aussi un choc pour moi, bénéfique cette fois : ce croisement d'approches, cette rencontre dans un même volume entre universitaires, praticiens et écrivains, entre auteurs de différents pays, réunis dans une démarche non seulement scientifique, mais aussi humaniste (l'humain considéré comme fin et pas uniquement comme moyen selon Kant, évoqué par Carmel Camilleri), c'était là un environnement où je pouvais m'inscrire. J'adhérai à l'ARIC.

Depuis, je me suis cahin-caha frayé un chemin professionnel qui m'a conduite où je suis : psychologue-psychanalyste, formateur-consultant et praticien-chercheur. Ceci dans une association qui propose une écoute à des personnes en précarité sociale et des formations / supervisions aux professionnels : j'y ai développé et j'y coordonne les activités de formation et de recherche. Une consultation indépendante me permet d'innover hors logiques des financements publics. L'interculturel n'est plus au centre de mon travail, qui porte plus généralement sur la souffrance psychique d'origine sociale, mais il en constitue une constante régulière. Les personnes consultantes sont toujours immensément rassurées de trouver en face d'elles un interlocuteur capable d'entendre le « on » autant que le « je », tout en favorisant les passages de l'un à l'autre. Les professionnels en formation ou en supervision sont toujours passionnés de découvrir une approche qui révèle les particularités des références culturelles manifestées par leurs clients et par eux-mêmes, mais dans laquelle personne n'est assigné à résidence dans une culture. Il y a encore beaucoup à faire dans la recherche pour rapprocher les concepts de « souffrance de l'identité » en situation interculturelle et de « souffrance psychique liée à la précarité sociale », comme le risque René Kaës dans son dernier ouvrage « L'extension de la psychanalyse », aussi pour mettre à jour ces situations de rencontre et de changement comme sources de maturation pour l'humanité et pour chacun.

Le long de ce chemin accidenté, l'ARIC n'a cessé de jouer pour moi le rôle de fil conducteur intellectuel et de rambarde identitaire, du double point de vue

dégagé par Carmel Camilleri de la cohérence interne et du sentiment de sa propre valeur. Malgré leur caractère atypique, qui n'aura échappé à personne, mes travaux ont été le plus souvent publiés. Ceux-ci m'ont valu des retours précieux d'autres membres ou lecteurs qui ont permis de continuer ensemble la réflexion.

A l'occasion de nos congrès il est toujours émouvant de retrouver dans les différents pays cette « famille » symbolique qui, comme la vraie, à la fois protège et permet de risquer la rencontre avec l'autre, au-delà de l'enveloppe qu'elle constitue.

Un regret ? Je m'inquiète de la disparition de nombreux membres, et singulièrement de praticiens, écrivains ou artistes. Comment l'analyser ? Mes vœux vont au maintien de notre propre diversité.

Par Elaine Pedreira Rabinovich

Je m´appelle Elaine Pedreira Rabinovich, je suis brésilienne et je suis associée à ARIC depuis longtemps.

Il y a eu l´ISSBD à Recife, Brésil, où il n´y avait qu´un petit groupe qui parlait Français : les suisses, les canadiens du Québec, les français... et comme je me débrouille avec la langue, je me suis approchée d´eux e v.v.

Et après des années qu´on se retrouve à travers le monde, nous sommes devenus des amis. Des vrais amis. On a fait aussi des collaborations en congrès, publications, etc. Mais le plus important c´est l´amitié.

Les ariciens

de la dernière décennie

Dialoguer, c'est vivre à l'interculturel
Par Abhijit Karkun

Je ne suis pas un véritable « senior» de l'Aric. Je n'y suis entré qu'en 2005 lors du Congrès d'Alger, grâce à mes amis Hamida et Fernand Ouellet. Depuis, il s'agit d'un voyage interculturel inoubliable à travers les pays et les continents différents. En assistant aux nombreux colloques et congrès de l'Aric , en Algérie, Brésil, Suisse, Canada, Inde, Maroc, Tunisie , j'ai découvert de nouveaux horizons interculturels.

Partout, j'ai rencontré des interculturalistes avides, des enseignants, étudiants, chercheurs, praticiens, activistes, membres de la société civile des pays et des cultures différents. Comme vous le savez, l'Aric est née en Suisse, en Europe où elle est restée pendant un bon moment avant de se déplacer vers d'autres cieux. Un peu partout, j'ai observé un souci à l'égard de l'autre. Comment approprier cette « altérité », découvrir cet « inconnu » qui était souvent le fil conducteur à travers les délibérations dans de diverses manifestations scientifiques de l'Aric ?

Le congrès d'Alger tenu au Palais des Nations a eu l'allure d'une mini ONU. Un jour, je m'y suis trouvé dans un atelier en arabe qui discutait du rapprochement de deux rives de la méditerranée, un débat, je pense, millénaire. Ne parlant pas un mot d'arabe, j'étais collé à mon interprète, une étudiante de l'Université d'Alger qui faisait un énorme effort pour me traduire l'essentiel. J'étais émerveillé d'observer cette volonté interculturelle favorisant un rapprochement de rives de la Méditerranée, si proches et si loin. Du coup, cela m'a fait penser à nos deux pays : l'Inde et le Pakistan, unis depuis un temps immémorial et divisés depuis quelques décennies. Et j'ai compris combien c'est important de franchir les barrières culturelles pour entamer un dialogue interculturel.

Je me souviens aussi des étudiants comme Mohammed, un aveugle-né et ses deux amis qui m'ont encadré tout au long de mon séjour à Alger. J'ai souvent discuté avec eux jusqu'à minuit. Ils m'ont permis de découvrir un jeune Maghreb qui souhaite discuter avec « l'autre ».

A Sherbrooke, j'ai été choyé par un groupe de médiateurs interculturels, une belle invention de la part de Michel Vatz-Laroussi et son équipe. Bravo ! Ces jeunes personnes y étaient partout pour nous donner un coup de main. Cela a

démontré que les jeunes étudiants/chercheurs doivent jouer un plus grand rôle dans l'interculturel et l'Aric.

Lors d'un déjeuner à Sherbrooke, je me trouvais à côté d'une collègue de l'Amérique latine. Pendant une bonne demi-heure, elle m'a expliqué son projet de recherche interculturel en espagnol. Et le drame, faute de ne pas comprendre bien cette langue, je la comprenais à peine. Mais, peu importe, la puissance aricienne, c'est de dialoguer, entrer en contact avec cet « inconnu» qui se trouve souvent à côté mais ni visage, ni voix.

Florianópolis, pour moi, un Indien de l'Inde, était un autre bout du monde. Tous les jours, il fallait prendre un bus du centre-ville pour aller à « oofsoocoo » c'est-à-dire à l'UFSC (Universidade Federal de Santa Catarina) et c'est déjà dans le bus qu'on commençait à discuter l'interculturel. Par exemple, toujours dans le bus, j'ai rencontré une jeune chercheuse suisse, Pia Stalder avec qui j'ai plus tard collaboré pour publier dans son ouvrage interculturel édité par elle et sa collègue.

Toujours au Brésil, j'ai été surpris de voir une très forte participation des interculturalistes non seulement du Brésil mais de plusieurs pays de l'Amérique centrale et latine avec. Pour certains, c'était un forum de « contestation ».

Le passage de l'Aric en Inde, chez nous, fut de nouveau un événement interculturel très important. Devant une grande salle remplie d'une audience internationale, lors de l'inauguration, notre Vice Chancelier, anglophone ne connaissant rien à propos de l'Aric, assis à côté de moi, s'est exclamé « mais Abhijit, c'est un énorme colloque avec tant de participants étrangers ! » Le haut lieu de ce colloque fut la table ronde de jeunes chercheurs avec une bonne douzaine de participants. Les médiateurs interculturels (les jeunes étudiants/chercheurs indiens) se trouvaient aussi disponibles pour aider les participants.

A Rabat, la révision des statuts de l'Aric lors de l'Assemble générale fut une réussite importante. Cette révision entamée depuis de longue date nécessitait en demandait une compréhension de détails minutieux. Je suis content qu'on ait pu la réaliser.

Toujours au Maroc, le petit appartement d'Aïcha, une dame d'une grande disponibilité et de gentillesse, où on est restés pendant le congrès avec plusieurs collègues de pays différents, devenait un lieu de rencontre interculturelle tous les soirs autour de friandises marocaines et de thé à la menthe.

La Tunisie fut une autre découverte importante sur le plan humain. En arrivant, plusieurs Tunisiens m'ont souhaité la bienvenue en Tunisie. C'étaient des gens dans la rue, des inconnus, ces « autres » mais souvent disponibles qui ont rendu mon séjour en Tunisie une très belle expérience. Un matin, un homme à Tunis avec qui j' ai (me suis) sympathisé a acheté un ticket de train pour moi et lorsque je voulais le rembourser, il m'a répondu « lorsque vous allez rentrer en Inde, vous allez dire que les Tunisiens sont bons ! »

J'ai été aussi touché par les jeunes étudiants marocains et tunisiens qui étaient toujours disponibles pour rendre notre séjour plus agréable.

Voici donc quelques réflexions pour commémorer les 30 ans de l'Aric. En effet, ces expériences disparates démontrent que l'interculturel existe partout et à tout moment. L'Aric s'engage non seulement à soutenir la recherche interculturelle mais également à favoriser le « dialogue des cultures » à la Senghor. Si l'Aric est devenu un mouvement interculturel aujourd'hui, c'est grâce à tous nos « seniors », nos collègues assidus et à tous ces jeunes qui ont beaucoup contribué pour réaliser ce beau projet interculturel à l'échelle planétaire.

Pour une épistémologie décoloniale de la recherche interculturelle

Par Reinaldo Matias Fleuri

En Algérie (2005), je me suis engagé à l'ARIC, avec l'intention de collaborer pour établir une coopération avec les mouvements sociaux qui travaillent sur l'interculturel en Amérique Latine. Avec cette même intention, j'ai accepté à Timisoara (2007) la charge de président de l'association, rôle que j'ai accompli pendant quatre années.

J'ai compris que l'ARIC, fondée en 1984 à Genève en Suisse, se propose à renforcer la recherche interculturelle, encourager la collaboration interdisciplinaire et favoriser le partenariat international. L'ARIC a été créé pour remplir le manque de production et de discussion interculturelles dans le monde francophone. Pierre Dasen, président fondateur de l'ARIC, considérait que « La majeure partie de la recherche interculturelle francophone porte sur des questions liées à l'immigration dans les pays industriels du Nord, et plus particulièrement la présence de Maghrébins en France. Ce thème de recherche est tout à fait légitime (...). Mais cela me semble être un des obstacles principaux à une extension de l'ARIC dans les pays du Sud » (Dasen, 2005).

Dasen définit le « sud » comme le monde « qui constitue la plus grande partie du globe tout en étant souvent minorisé ». Il croyait que « un aspect essentiel des approches interculturelles'' soit ''celui du miroir d'une altérité qui déborde notre *contexte* immédiate'' et souhaitait que l'Association, ''retrouve un peu plus de la diversité de ses débuts'' (Dasen, 2005). Dans ce sens, « Pour que la recherche interculturelle s'ancre davantage dans le monde 'majoritaire', il faudrait tout d'abord se débarrasser du stéréotype qui la lie presque exclusivement aux migrations vers le Nord. Il faudrait ensuite que les relations interculturelles puissent être perçues partout comme un enrichissement plutôt que comme un problème » (Dasen, 2005).

En cherchant la coopération effective avec les pays « du sud », l'ARIC a fait ses derniers congrès en Algérie (2005), Roumanie (2007), Brésil (2009), Canada (2011) et Maroc (2013). Cette démarche rend possible l'amplification des thèmes de recherche et des interventions socio-culturelles.

La diversité de conceptions, de pratiques et de recherches interculturelles s'est bien mise en évidence, particulièrement par le XII^{ème} Congrès de l'ARIC (Brésil, 2009), en discutant le thème « Dialogues interculturels : Décoloniser le savoir et le pouvoir ». Surtout, on a explicité la nécessité de déconstruire le paradigme moderne-colonial de pouvoir, de savoir, d'être et de vivre.

L'interaction entre des différents contextes socioculturels pose un défi interculturel radical : décoloniser nos manières d'être, de penser, de décider et d'agir. La question de fond est celle de comprendre pourquoi, à l'intérieur du contexte actuel de globalisation, les relations entre les différents groupes ont comme conséquences l'assujettissement ou la destruction réciproque. Comment, alors, vivre et coopérer sans s'effacer ou se subjuguer? Comment potentialiser la singularité de chaque personne en même temps que la cohésion sociale? Comment promouvoir la solidarité et le consentement mutuel, tant dans les relations économiques, politiques et environnementales, comme dans les confrontations entre ethnies et peuples, dans les relations de genre, entre les générations et entre les personnes de différentes conditions physiques et mentales?

Face à cette question complexe, thématisée par le congrès ARIC 2009, des personnes de différentes ethnies, langues, institutions, conditions et contextes sociaux ont discuté leurs propositions. Catherine Walsh, dans sa conférence d'ouverture (2009) propose une perspective interculturelle *critique,* qui questionne la structure coloniale raciale et sa liaison au capitalisme de marché, en visant à la construction d'un autre ordre social. L'interculturalité critique est un appel des peuples et groupes sociaux qui ont souffert historiquement la subalternité, ainsi que des secteurs qui luttent avec eux pour le rétablissement social et la décolonisation, pour la construction d'un monde meilleur. Le problème interculturel central n'est pas la diversité ethnique et culturelle. C'est la *différence* construite comme modèle de pouvoir colonial qui traverse quasi toutes les sphères de la vie.

Il s'agit de comprendre et de construire l'interculturalité comme un projet politique, social, éthique et épistémologique. Un projet qui prétend intervenir sur la matrice de la colonialité et transformer les dispositifs de pouvoir de la subalternité des êtres, savoirs, logiques et modes de vie, particulièrement des pratiques d'exclusion, négation et subalternité ontologique et épistémologique

cognitive des sujets racialisés. Ce mouvement – porté par des différents agents sociaux, parmi ceux-ci des universités interculturelles – implique la construction des différences et des identités socioculturelles sur la base de la réciprocité dialogique, la reconnaissance et la coopération entre les personnes et les groupes qui se constituent comme des sujets autonomes et interactifs.

Références

ARIC ; UFSC. *Rapport Final : XIIème Congrès de l'Association Internationale pour la Recheche Interculturelle,* 29 juin à 03 juillet 2009. Florianopolis, SC, Brésil.

Dasen, P. R. (2005). *Pourquoi les recherches interculturelles n'ont pas la cote dans le Sud ?* Xème Congrès de l'ARIC, Alger.

Walsh, C. (2009). Interculturalidad y (de)colonialidad: Perspectivas críticas y políticas. *Congrès de l'Association Internationale pour la Recherche Interculturelle (ARIC), Diálogos interculturais: Descolonizar o saber e o poder,* Florianópolis, UFSC.

Par Fatima Moussa Babaci

J'ai toujours trouvé dans l'ARIC :

Une atmosphère conviviale, chaleureuse.

Des rencontres internationales où scientificité, pluridisciplinarité, ouverture et tolérance se conjuguent.

De fait c'est là, un peu, l'esprit de l'ARIC qui **tente** d'être fidèle à ses objectifs, promouvoir la recherche interculturelle, l'échange entre les cultures, le dialogue, le partage, et lutter contre l'exclusion sous toutes ses formes. En tout cas, j'y crois.

J'ai aimé dans les rencontres, les questions liées à la diversité, aux droits humains, à l'altérité et à la migration qui devient un problème crucial et où j'ai l'impression que l'humain dans l'homme est en train de se dissoudre et que nous courrons vers un désastre humanitaire.

Des hommes, des femmes, des enfants meurent chaque jour en quittent leur terre natale poussés par l'arbitraire et la misère. Il faut se questionner. A qui la faute. Pourquoi l « 'écosystème humain » est-il voué à disparaître?

Je me souviens du congrès de l'ARIC à Alger en 2005 sur « La recherche interculturelle. Partage de savoir et partage de cultures » où j'ai organisé un symposium « Femmes, culture conduites de survie »

Comme je n'ai pas pu être présente les autres jours, je me souviens d'une grande agitation, assez joyeuse et Claudio Bolzman avec sa bienveillance, a modéré mon symposium : c'est l'image positive que j'ai retenue de cette rencontre car l'ARIC ne me disait rien.

Pourtant mon directeur de thèse, Carmel Camilleri, est un des fondateurs de l'ARIC mais en 1980 année de mon DEA, l'ARIC n'était pas née, ceci explique peut-être cela.

N'empêche! Jusqu'à présent, les recherches interculturelles « n'ont pas la cote »[8] en Algérie. Elles n'ont pas la cote non plus dans l'esprit des institutions, même

[8] Je pense à la conférence d'ouverture de Pierre Dasen lors de ce congrès.

avec l'esprit qui anime l'ARIC, je n'ai pu avoir une aide quelconque dans ma quête d'une subvention.

Au colloque de Messine, j'ai fait connaissance avec des membres de l'ARIC avec lesquels j'ai partagé de très bons moments. Concetta Sirna, l'organisatrice, très accueillante a su faire de ce colloque une rencontre riche en enseignements et dans le symposium que j'avais organisé sur « Formation interculturelle, partenariat et travail en réseau. Expérience franco-algérienne : le cas de la thérapie familiale en Algérie » il n'y avait que moi, personne n'a pu venir, pas évident quand on n'est pas pris en charge.

J'étais donc seule, et j'ai pris un bus de Catagne à Messine : 2 heures, une pluie battante, arrivée à 10h du soir frigorifiée, un peu dépressive, affamée mais, surprise d'apprendre que mon hébergement était payé. A l'hôtel on m'invite à diner et au buffet pas de dépaysement : aubergines grillées, tomates, choux fleur en salade ; « requinquée », je suis allée dormir.

Au matin je jette un coup d'œil par la fenêtrer et je suis effrayée : il n'y avait que la mer. J'ai eu la plus grosse panique de ma vie, je me croyais au large par un hasard inexpliqué. Je me suis rapprochée de nouveau de la fenêtre. En fait l'hôtel était situé juste devant le détroit tout contre le bord de la mer. C'était magnifique, époustouflant, vertigineux !

Enfin rassurée je suis descendue. J'ai fait la connaissance d'Aline Gohard, de Maryline Steinbach et de Spomenka Alvir…Et elles ont, je crois, apprécié ma communication, c'était encourageant.

Pour le congrès de Florianopolis, l'atmosphère était chaleureuse aussi et les contributions de tous les chercheurs d'Amérique latine très originales. Je me suis régalée avec cette idée d'être une citoyenne du monde et me suis présentée au conseil.

C'est au retour entre Milan et Paris qu'un des agents de la police des frontière a tenu à conserver mon passeport et à me questionner, alors que des touristes américains et anglais passaient presque sans un regard. Je me suis carrément disputée avec le policier pour ce que je trouvais injuste « Pourquoi ne leur demandez-vous pas leur papier ? Pourquoi moi ? Un responsable est venu et tout est rentré dans l'ordre, mais j'ai gardé longtemps un sentiment d'amertume.

Au congrès de Sherbrooke, quelle richesse, quelle organisation !

Des conférences de haut niveau et le souvenir d'une excellente intervention et d'une séance riche et houleuse animée par Altay Manço. J'ai communiqué sur « La diversité culturelle en Algérie » à la table ronde sur l' *l'Avenir de la diversité culturelle. Regards croisés.* C'est une question sur laquelle je reviens et dont on ne parle pas beaucoup en Algérie. Le périple, dans le désert, des migrants qui viennent du Niger, du Congo et du Mali pour se réfugier en Algérie reste une question délicate pour les autorités et douloureuse pour bien des algériens parce que le détail le plus pénible c'est que pendant la traversée du désert, souvent et jusqu'à présent dans des camions, si on a le malheur de tomber du camion, on ne vous ramasse pas.

C'est à ce congrès que j'ai appris à connaître une grande dame, qui a L'ARIC au cœur et beaucoup d'humilité : Michèle Vatz-Laaroussi. Elle m'a appris tout ce que je sais : le peu que je sais… Et je me suis représentée au conseil.

Avant le congrès de Rabat, le prix ARIC m'avait pris tout mon temps. La nuit, le jour… Avec Michèle, Elaine Costa-Fernandez et Chirine Mekideche nous avons travaillé sans relâche et en un laps de temps tellement court que nous avions le tournis. C'est une expérience excellente et je trouve qu'il y a encore du travail dans l'amélioration des principes de l'évaluation.

C'est là que j'ai présenté ma candidature à la présidence de l'ARIC et bien que ce mandat ne fût pas un long fleuve tranquille, il reste une très belle expérience. Une excellente ambiance de travail régulier avec le bureau et c'est étonnant tout ce qu'on peut apprendre, tout ce qu'on peut découvrir sur nos propres ressources, car c'est sûr « Il n'y a pas de chemin tracé, le chemin se fait en marchant »[9]

Pour l'affaire de Jamal Tadlaoui dont le poste allait être supprimé, j'ai été surprise et ravie de la mobilisation des membres de l'ARIC du comité des sages et du conseil, de leur rapidité, de cette solidarité qui donne du sens à toute association.

Actuellement, nous préparons le XVème congrès de l'ARIC à Strasbourg avec le thème « L'interculturel aujourd'hui. Perspectives et enjeux » Cela nous prend tout notre temps. Pour le prix ARIC nous avons reçu 30 thèses. Et je remercie

[9] Antonio Machado

chaleureusement la commission du prix, le comité des sages et les experts pour leur dévouement.

Ce congrès est aussi l'occasion de célébrer les 30 ans de l'ARIC. Merci de tout cœur à la commission des 30 ans et bon congrès!

Voilà donc ce que je voulais communiquer. Cela m'est venu à l'esprit de façon assez naïve, peut-être mais je n'ai pas de message particulier et je ne ferai pas de grands discours.

Je dirai juste encore une chose, la plus importante : qu'il faut encourager la recherche au sein de l'ARIC, qu'elle soit scientifique, qu'elle obéisse aux règles de déontologie qui à mon sens se perdent de plus en plus et qu'elle aille dans le sens du respect que nous devons au sujet et aux populations qui nous permettent de la faire.

Longue vie à notre association !

Par Abla Rouag,

J'ai connu l'ARIC il y a une dizaine d'années, à Alger, tout près de chez moi. Ce Congrès de l'ARIC ne m'a pas emmenée très loin, mais il m'a permis de connaitre beaucoup de choses … et beaucoup de gens. Mes collègues d'Algérie, surtout, que je ne connaissais pas, ou de nom seulement, ou dont j'avais lu les écrits sans les connaitre.

Et puis, après il y a eu les colloques et les congrès de l'ARIC. Ceux auxquels je n'ai pas assisté, pour différentes raisons. Et ceux auxquels j'ai participé, et qui m'ont menée aux quatre coins du monde, dans des pays que je ne connaissais pas, et dans certains pays que je connaissais déjà. Que j'ai appris à voir différemment. Où j'ai rencontré des gens formidables, dont certains sont devenus des amis. De vrais amis, et entre nous s'est tissée une acceptation mutuelle, de nos différences, de nos disparités, de notre altérité.

L'ARIC nous a fait voyager dans des pays étrangers, mais elle nous a fait aussi voyager dans les familles du monde, où nous avons découvert les petits écoliers réunionnais et les enfants d'immigrés en France, les petits indiens de Delhi et les enfants du Brésil. Nous les avons entendus parler, et pleurer et chanter…

L'ARIC nous a fait découvrir les différents visages des femmes, le courage des femmes victimes de tous les fléaux, et aussi le courage de celles qui se battent, pour leur liberté d'expression, ou de culte, ou leur liberté tout court. Liberté de se voiler, ou de ne pas se voiler. Liberté de se marier, ou de se séparer. Envers et contre les us et coutumes de leurs pays, de leurs cultures, à Alger, à Montréal, à Rabat.

Et dans ces familles parmi lesquelles nous avons voyagé, nous avons pu observer les diverses pratiques utilisées pour régler les problèmes, gérer les conflits, surmonter les difficultés. La religion, la psychologie, la sorcellerie… toutes ces choses qui permettent de vivre ou de survivre dans la diversité des cultures du monde.

Si L'ARIC m'était contée.
Par Youcef MAACHE

Ma rencontre avec l'ARIC était aussi fortuite que la désinvolture et le mépris avec lesquels je considérais à tort, il faut l'avouer tout de suite, les manifestations scientifiques et/ou culturelles qui ne traitaient pas foncièrement des processus cognitifs, car entièrement convaincu de leur importance pour le bien suprême de l'être humain. J'avais en ces temps là fait de la pensée du philosophe Alain un principe d'éducation prioritaire :

« Le but est d'amener l'apprenant/l'autre au stade où il sache penser, mais aussi à celui où la pensée puisse se penser ! »

Mon premier rendez-vous avec les Ariciens, c'était à l'occasion de l'organisation par l'Algérie du 7ème congrès en 2005 et n'était-ce l'insistance de l'ancien président LAHLOU qui avait à cœur de montrer au monde que l'Algérie n'était point un pays pestiféré en dépit de la décennie noire qu'il venait de vivre et qu'il demeurait debout, viable et toujours prêt à relever tous les défis et qu'il était, bon an mal an, un vivier de scientifiques avérés nonobstant les appréciations peu flatteuses que subissait l'université algérienne des milieux « savamment autorisés », jamais je n'aurais pu y participer.

Ce qui m'a le plus attiré lors de cette manifestation c'était la magnificence des lieux ; le club des pins et l'adhésion de tout le gouvernement algérien et l'engagement pris pour sa totale réussite. De mémoire de voyageur et de participant à des dizaines de manifestations scientifiques et culturelles de part le monde, jamais je n'ai été autant épaté, tout était parfait et gratuit… Pour le néophyte que j'étais, l'interculturel c'était à peu près ça et l'ambiance bon enfant qui se dégageait et se vivait en actes entre participants de tous horizons n'était que son pendant.

Durant les cinq jours, je ne vous cache pas que j'ai fait la fête du mieux que je pouvais mais j'ai aussi, par curiosité, écouté quelques communications en plénière, suivi les travaux et les synthèses de 04 ou 05 ateliers choisis parfois en fonction du nombre des assistants, discuté en aparté avec quelques « imminences grises » et noté quelques bonnes adresses à toute fin utile…

A ma grande surprise, ma communication préparée pour la circonstance à la hâte, a reçu les éloges de l'assistance et moi avec, j'avais, parait-il, fait de l'interculturel mon cheval de bataille sans le savoir. Selon les avis autorisés, j'étais déjà un fervent défenseur du courant interculturel et ma communication princeps sur l'immigration des africains en terre africaine en 2001 à Dakar à la CODESRIA durant l'institut sur la bonne gouvernance en était la preuve vivante…

Ce jour-là, j'ai pris vraiment conscience que j'étais fondamentalement un interculturaliste qui s'ignorait et que je me devais de me dévoiler et de montrer toute l'étendue de ma conviction.

Ma rencontre avec Fleuri Reinaldo au congrès de l'AMSE à Marrakech en 2008 a marqué un tournant définitif dans ma vie de chercheur passionné en interculturel. Les discussions que nous avons eu lui et moi en fin de journée autour d'un thé agrémenté de menthe fraiche sur l'importance de la dimension interculturelle en sciences de l'éducation ont fini par avoir raison de ma dernière résistance et son invitation solennelle à participer à son « congrès de Florianopolis » avait pour effet immédiat de faire de moi un ARICIEN au même titre que ses pères fondateurs… Je me suis, de suite, senti investi de la noble mission de porter haut, là où je suis, de sa voix.

Voix qui clame haut et fort l'égalité entre les humains, la tolérance, la liberté et le droit à une vie meilleure sans la barrière des frontières.

Depuis lors, participer aux colloques et congrès de l'ARIC, suivre son évolution en dépit des contraintes et entraves de toutes natures auxquelles elle doit, avec des moyens souvent dérisoires, faire face mais avec la volonté farouche de ses adhérents et sympathisants, et pour moi plus qu'une nécessité, c'est un devoir…

Arriva Fribourg. Ce que j'y retiens ce n'est pas tant la qualité des interventions qui étaient, par ailleurs, de haute facture mais l'image de cette femme qui était au four et au moulin, disponible pour tout un chacun, attentive et même au petit soin pour ceux qui observaient le jeûne du mois sacré de Ramadhan en les invitant chez elle, cette femme n'est autre que Tania Ogay ; véritable « interculturaliste » !

Puis vint Sherbrooke… Lors de ce congrès, pour l'histoire et la postérité et en guise de témoignage d'un « enfant du siècle », un couple d'Ariciens et une

Aricienne m'épatèrent au-delà de tout et me marquèrent à jamais. Les Laaroussi et Fatma Moussa en l'occurrence, ont été, pour moi un soutien inébranlable. Grâce à eux, je n'ai pas erré longtemps avant de retrouver mes repères. Ils furent le temps d'une rencontre, à jamais inscrite dans ma petite histoire, la personnification de l'élan interculturel vrai, qu'ils en soient remerciés à tout jamais.

Ils m'ont, entre autre, encouragé à me porter candidat au bureau de l'ARIC, ils ont su trouver les mots justes pour me motiver… mon élection à du leur faire beaucoup de plaisir.

Alors que dire du colloque de New Delhi ! Que du bonheur ! La visite en groupe du Taj Mahal a clôturé un séjour mémorable à marquer d'une pierre blanche. En dépit du handicap de la langue : il faut pour cela que je me confesse : je n'ai de maîtrise totale que sur ma langue maternelle et à un degré moindre sur le français, la générosité de tous les indiens ; Ariciens et autres, à leur tête Abhijit Karkun, m'a permis de me sentir comme un poisson dans l'eau…

Mon séjour à la "guest house" de l'université Nehru à côté des Bolzman, Laaroussi, Ghazi, Jovelin, j'en oublie certainement, a été un pur moment de plaisir. Nos virées en Tuc-Tuc, nos promenades nocturnes le long des boulevards aux boutiques achalandées ont été l'occasion de sceller encore plus notre amitié à jamais foncièrement Aricienne…

Le colloque de Sfax fut, pour moi, sans conteste, un moment crucial dans ma courte vie d'Aricien convaincu. Il peut se targuer d'être à l'origine de la naissance d'un doute salutaire et de l'entame, cahin-caha, d'une réflexion profondément épistémique autour du concept même d'interculturalité, suite aux communications des professeurs Denoux et Mauviel. Quelle fut ma surprise d'entendre pour la toute première fois et dès l'ouverture le mot interculturalité affublé du qualificatif "négative" Pour moi l'interculturalité ne pouvait être que foncièrement positive…

Et c'est à dessein de le démontrer avec les moyens et les arguments d'un Aricien sudiste ayant vécu dix années durant la violence dans ses manifestations les plus abjectes, que j'ai proposé pour le congrès de Strasbourg un papier intitulé justement : "Une interculturalité négative serait-elle possible ?" qui a été tout de suite accepté…

Que de chemin parcouru depuis 2005… D'un statut de participant passif forcé aucunement convaincu, pour raison d'état, à présenter quelque chose au statut de participant déterminé à défendre mes convictions intimes d'Aricien en cherchant l'information là où elle se trouve sans répit et sans fatigue ; il n'y a tout compte fait qu'un pas de 10 ans…

Par Odette Lescarret

Les racines de mon engagement de psychologue dans la démarche interculturelle puisent dans le levain de ma formation initiale de psychologie scolaire à orientation clinique, où la perspective interactionniste, socio-constructiviste de Henri Wallon m'a radicalement ouvert la voie d'une conception psycho-dynamique et historico-culturelle de la conduite humaine, ou mieux, de l'acte humain. Le paradigme du conflit et de son dépassement, insupportable outre-atlantique, a très vite rejoint les avancées non-conformistes d'un autre révolutionnaire, Sigmund Freud, qui avait su mettre l'accent sur le sens et les significations pour le sujet et sur la manière dont ce sujet se positionne et s'engage.

Les conditions étaient ainsi créées pour problématiser désormais les questions en termes de culture, voire de rencontres de cultures : culture scolaire, culture familiale, culture adolescente, etc, dont les codes explicites et surtout implicites interagissent parfois en de véritables cercles vicieux, mais qu'un travail de parole peut réorganiser, redéployer, permettant alors au sujet de se remobiliser.

Si bien qu'en mars 1999, alors que j'étais Maître de Conférences à l'Université de Toulouse, résolument attentive à la culture de l'autre, j'ai présenté, sans être vraiment spécialiste des questions interculturelles, deux communications en psychologie lors du 1er colloque à Lyon de l'Association Internationale de Psychologie Scientifique pour l'Etude des Contacts de Cultures (AIPSECC, nom imprononçable il faut bien le dire). J'avais cru comprendre dès l'ouverture du colloque que cette association semblait être une émanation différente ou divergente de l'ARIC, initiative que mon expérience syndicale avait plutôt tendance à réprouver au plan organisationnel. Il n'en demeure pas moins que ce fut pour moi un moment de rencontres déterminant. D'abord avec le discours souvent alternatif de la communauté des spécialistes de l'interculturel, moi qui ne connaissais que celui des quelques Toulousains interculturalistes et celui de mon labo (en psychologie du développement et psychologie sociale) qui n'intègre guère la culture dans ses modélisations. J'avais beaucoup appris en écoutant Mohammed Lahlou en conférence, ou encore également une collègue sur la notion de *pardon*, notion peu habituelle en clinique ou psycho-sociale. De même

une anecdote m'avait conduite à tisser quelques liens avec Geneviève Vinsonneau à qui j'avais … prêté mes lunettes alors qu'elle les avait perdues ! J'ai ainsi pu l'inviter pour participation à trois jurys de thèse en cours d'achèvement.

En fait une rencontre fut plus que déterminante, c'est la rencontre avec Chirine Mekideche et sa sœur Nadjet, à la sortie de la communication que j'avais présentée sur les représentations de l'intelligence et de la maladie de l'enfant en France, au Vietnam et au Cambodge. Chirine, curieuse, précise et chaleureuse à la fois, a trouvé les mots pour que je me sente reconnue et en quelque sorte autorisée à poursuivre dans cette spécialité.

Et c'est à partir de là, du colloque de Lyon 1999 (mais de l'autre association que l'ARIC), que mon engagement dans l'ARIC s'est affirmé, fidélisé, et que j'ai pu, après le colloque de Fribourg et le Congrès de Rabat, co-réaliser deux ouvrages parus chez l'Harmattan.

Cette rencontre humaine a surtout débouché sur une intégration originale à Hanoi de la psychologie clinique interculturelle, en la personne de Tchirine Mékideche, dans les cours à Hanoi du Master de psychologie clinique (par déploiement du Master de Psychologie du Développement de l'Enfant et de l'Adolescent de Toulouse) ; en ma qualité de coordinatrice scientifique du Consortium d'appui à la Filière Francophone de Psychologie et du Master je peux affirmer que cet apport scientifique, précis et empathique, ainsi que ces témoignages de pratiques et de recherche de la part d'une psychologue universitaire algérienne à un groupe de jeunes vietnamiens et cambodgien, a une portée historique et professionnelle unique. La trace la plus vivante de ces formidables interventions n'en est rien moins que la remise solennelle de dons de livres de Tchirine Mekideche dans la bibliothèque francophone de l'USSH, et tout particulièrement de son propre ouvrage sur… Wallon.

Et ce partage au sein de l'ARIC d'une passion scientifique faite de réflexions et de débats sur la psychologie est toujours prêt à s'enrichir de rencontres nouvelles, de débats complexes, et de créativité.

Par Mélissa Arneton

L'ARIC est pour moi une « famille » intellectuelle au sein de laquelle mon orientation de psychologue en psychologie des actions interculturelles s'est construite au fur et à mesure des rencontres et des échanges. Un lieu ou plutôt des lieux, m'ont permis de colloque en congrès, de dégager mes choix épistémologiques concernant les relations entre l'être humain et son environnement (physique, social et interpersonnel).

L'ARIC en tant que communauté scientifique ouverte à tous chercheurs en sciences humaines et sociales sans distinction de statuts ou d'orientations sur la valence entre nature et culture ou inné et acquis a été, et est encore, une occasion singulière de se confronter à d'autres en toute bienveillance avec une écoute et un respect partagé. Ma première rencontre au congrès d'Amiens, en tant que simple auditrice m'a motivée à m'engager dans une recherche doctorale. Ensuite à Alger, j'ai pu présenter mon sujet et évoquer mes difficultés à mener une recherche comparative respectueuses de chacun des espaces pris en compte. Le tout dans un environnement particulier qui m'a permis de réfléchir à la posture de « neutralité » du chercheur. Réflexions qui se sont depuis poursuivies avec des collaborations sur l'épistémologie et l'histoire des sciences !

Au travers des ouvrages publiés, des événements scientifiques soutenus ou encore de la revue *Alter*, l'approche interculturelle se fait connaitre et se met en débat sans jamais considérer que sa scientificité prévaut sur son intérêt pour les individus et la société. D'étudiante à chercheure, depuis plus de 15 ans, cet espace d'échanges et de débats, mais aussi de constructions théoriques ponctue mon parcours de remises en cause intellectuelle. Autant de moments qui me permettent de rester réflexive sur mes pratiques et mes choix épistémologiques concernant les relations entre un individu et ses cultures.

Je renouvelle mon adhésion à l'association de manière annuelle en réfléchissant à chaque fois (pour l'instant) au pourquoi de cette action. En proposant à des collègues de participer ou d'assister aux événements de l'ARIC, j'espère donner l'occasion à notre communauté de continuer à réfléchir sur l'épistémologie interculturelle et sur les relations entre individu(s) et société(s) en y amenant de nouvelles réflexions.

Mes impressions d'ARIC
Par Tran Dinh Binh

A l'occasion du 30è anniversaire de l'ARIC, j'aimerais bien faire part de mes impressions de cette institution francophone dont la tenue des congrès, des colloques et la diffusion de la revue Alterstice représentent sa vitalité, son dynamisme, sa créativité dans les dialogues culturels rapprochant des gens venus d'horizons, de champs de recherche différents animés par le respect de l'unité dans la diversité en faveur du développement durable face à des problèmes socioculturels émergents du processus de globalisation en cours.

Grâce à l'aide de l'ARIC, du Bureau régional en Asie pacifique de l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF) de Ha Noi, j'ai eu l'honneur de participer à ses colloques tenus à l'Université de Fribourg en 2010 en Suisse, à l'Université de Sherbrooke au Canada en 2011, à l'Université de Jawaharlal Nehru en Inde en 2012 et à l'Université de Strasbourg en France en 2015.

En effet, j'ai grandi intellectuellement, culturellement, professionnellement en découvrant la culture de l'Autre dans tous ses aspects à travers les thématiques présentées en séances plénières, dans les symposiums et notamment les activités culturelles en soirée de gala, en consultant les articles de la revue Alterstice mis en ligne. Mes connaissances des cultures d'Europe, d'Amérique du Nord, de l'Asie enrichies, approfondies à chaque évènement de l'ARIC jouent un rôle très important dans mes activités d'enseignement, de recherche à mon école et dans mes contacts professionnels avec des interlocuteurs français et francophones.

Je crois que l'ARIC constitue un lieu de rencontre, d'échange, d'enrichissement, de vulgarisation des connaissances, des expériences vécues en recherche interculturelle destinées à trouver des solutions aux questions socio-culturelles, humaines qui pèsent lourdement sur notre Humanité. Les travaux de recherche sur les thématiques variées telles que la diversité linguistique culturelle, la migration, la santé mentale, la psychologie, le travail social présentées lors des colloques organisés conjointement avec les universités organisatrices situées en Amérique du Sud, en Amérique du Nord, en Europe occidentale, en Afrique, en Asie, la version électronique de la revue Alterstice en sont les preuves vivantes et convaincantes reconnues par tous ses membres anciens ou nouveaux et par tous

ceux qui s'intéressent à la recherche interculturelle dans notre communauté francophone.

Je suis très impressionnée par la qualité des travaux de recherche présentés lors des congrès de l'ARIC, diffusés en ligne par sa revue et publiés par l'Harmattan comme « De la diversité linguistique aux pratiques interculturelles » (édité en 2012) par exemple. J'apprécie beaucoup l'atmosphère conviviale, l'esprit de solidarité, la transparence, la démocratie et le respect de la liberté, la créativité et l'innovation des membres de la Direction de l'ARIC dans la conduite de ses actions ; l'amitié, la sincérité de tous les membres dans les relations socio-professionnelles humaines manifestées par les contacts directs et indirects avant, pendant et après chaque grand évènement notamment suite à l'attentat au siège du journal français « Charlie Hebdo » en France et de la préparation conjointe de ce colloque international au sein de l'Université de Strasbourg en France. L'attribution du prix de l'ARIC aux meilleures thèses sur la recherche interculturelle à l'issue de l'évaluation objective, scientifique des membres du Comité des Sages dont je fais partie depuis deux ans est à la fois une initiative intéressante de l'ARIC et une source d'encouragement pour les jeunes chercheurs considérés comme successeurs potentiels de l'ARIC.

Ce que l'ARIC a fait, fait depuis sa naissance jusqu'à maintenant est très bénéfique en matière de recherche interculturelle tant sur le plan théorique que sur le plan pratique. L'accès aux travaux de ses membres diffusés en ligne fournit des connaissances approfondies sur les problèmes qui nous intéressent dans un monde toujours en mouvement constant.

Dans le contexte actuel où on assiste à une concurrence atroce de la langue et de la culture anglophones dominées par la culture américaine par excellence, l'ARIC reste toujours une référence préférée qui réunit tous les chercheurs et praticiens du monde francophone fort de plus de deux cent millions de locuteurs natifs et non natifs sur les cinq continents, animés par l'Humanisme, la solidarité et l'amitié renforcés au fil du temps, qui œuvrent ensemble en faveur des valeurs culturelles universelles légitimes de notre Humanité en marche vers les progrès sociaux face à la globalisation en cours. C'est ce qui forme, honore sa raison d'être, son évolution depuis sa création.

Je garde toujours de beaux souvenirs, des moments agréables passés ensemble avec les membres du Comité des Sages, les collègues et je saisis cette occasion

pour adresser mes remerciements les plus sincères à la Direction de l'ARIC pour avoir favorisé ma participation à ses actions et je suis convaincu qu'elle est toujours à la hauteur de ses missions nobles par d'excellents travaux de recherche de ses membres en réponse aux questions posées par la diversité, la pratique culturelle sur la planète.

Je souhaite bonne santé, bonne continuation, bonne réussite à tous les membres de l'ARIC et ferai de mon mieux pour contribuer à partager leurs idées, leurs recherches avec notre public vietnamien désireux de se faire des amis, de découvrir l'Autre, de s'intégrer à la culture des pays francophones tout en gardant sa propre identité culturelle nationale.

Joyeux anniversaire A.R.I.C

Par François ALBEROLA

C'est au sein d'une fraternité joyeuse que nous célébrons cette année, dans la belle ville de Strasbourg, le trentième anniversaire, de l'association internationale de la recherche interculturelle, une belle occasion pour retrouver avec plaisir nos amis des quatre continents, Etudiants, Chercheurs Professeurs : Défenseurs de l'humanisme.

Pour nous mettre dans l'air du temps de ce brillant congrès, commençons, chers amis, par trois belles citations de la littérature française. La première sera de Saint Exupéry : *« Si tu diffères de moi, mon frère, loin de me léser, ; tu m'enrichis ».* la deuxième de Paul Valery : *« Enrichissons nous de nos différences mutuelles »* et la troisième de Victor Hugo *« Oui, nous sommes tous tes fils : République !»*

Commençons par remercier chaleureusement le dévouement des responsables de cette association en leur exprimant notre fraternelle reconnaissance, pour la gestion et l'organisation de nos débats internationaux et multidisciplinaires, toujours en perspective d'une coexistence pacifique et à la défaveur des crispations identitaires de tout genre et de la barbarie. C'est le grand mérite d'ARIC de nous rassembler afin de nous permettre de partager nos interrogations et nos incertitudes au sujet de l'évolution du monde secouée par ses turbulences et parfois par la discorde et le chaos.

« Mais il n'y a pas là de quoi se décourager écrit Carl Jaspers, ce qu'il est impossible d'achever, nous avons quand même devoir de l'entreprendre. Si éloigné de l'idée initiale que doive être le résultat, il faut nous engager en pleine conscience, sur le chemin qu'emprunte en fait toute quête philosophique ». [Carl Jaspers, Les grands Philosophes.]

C'est dans le contexte conflictuel de la mondialisation soumise au capitalisme libéral régie par les lois du marché, par la non-maitrise des nouvelles technologies de communication et tragiquement par la mobilité des flux migratoires que surgissent tensions et contradictions compte tenu des différences géographique, historique, culturelle, religieuse et politique.

Quelles sont les problématiques que tout citoyen psychologue et chercheur rencontrent au cours de sa formation et plus tard, dans l'exercice de sa fonction au Cambodge à l'étranger et partout ailleurs selon le contexte.

- Le rapport de la communauté et de l'individu.
- La rencontre de la différence et de la différence (Dérida)
- Le rapport du présent et du passé
- L'acceptation de l'altérité et l'exigence de la réciprocité
- L'Identification des incompatibilités épistémiques et morales du présent et du passé

C'est dans cette perspective que j'ai participé à nos derniers congrès Sherbrooke, New Delhi, Rabat, Sfax en tant que psychologue clinicien et enseignant à l'université d'Hanoi et de Phnom Penh avec comme préoccupation majeur le souci de l'enseignement, du transfert des savoirs et de la coexistence des cultures, ce qui m'a conduit à interroger en quelque sorte particulièrement quatre sujets dans l'espace de l'interculturalité:

- L'histoire philosophique de la pensée occidentale en particulier la pensée humaniste.
- L'identité et le rapport à l'altérité dans chaque culture (ouverture et fermeture).
- Le transfert des savoirs en Asie du Sud-est (Chine, Vietnam, Cambodge).
- La Méditerranée et les espoirs du printemps Arabe

Dans un monde en perpétuel devenir, observons actuellement le déplacement du centre d'intérêt de l'interculturalité, qui, hier, était centré sur le droit à la différence, et qui doit aujourd'hui, y inclure l'aveuglement de la démesure, la violence et la barbarie avec pour conséquence, la nécessité de reconsidérer les notions d'ordre, de sécurité nationale et l'autorité verticale de certains régimes autoritaires ! A l'accueil de l'altérité, il faut y ajouter l'obligation de la réciprocité, le droit à la légitime défense et la préservation des minorités culturelles et religieuses. Aujourd'hui, hormis la fable des califats, personne ne peut plus sérieusement se soustraire ni à l'histoire de la connaissance ni à celle de la science.

Pour finir, souhaitons à ARIC, de continuer à poursuivre son chemin dans la lumière des hautes valeurs morales, en s'inscrivant dans la perspective de la

déclaration universelle des droits de l'homme (1948) et de la morale Kantienne qui fonde l'éthique universelle de la dignité de l'homme.

« Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle » (E. KANT).

« Agis de façon telle que tu traites l'humanité aussi bien en ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen » (E. KANT)

Terminons par cette lucide et sympathique citation d'Edgar Morin :

« Chaque culture a ses vertus, ses vices, ses savoirs, ses arts de vivre, ses erreurs, ses illusions, il est plus important, à l'aire planétaire qui est la nôtre, d'aspirer, dans chaque nation, à intégrer ce que les autres ont de meilleur , et à chercher la symbiose du meilleur de toutes les cultures» .

L'ARIC : Rencontre et parcours

Par Sabrina GAHAR

Notre toute première rencontre avec l'ARIC coïncide avec les retrouvailles, après de longues années d'absence, avec le Professeur Lahlou, notre ancien enseignant qui était à ce moment son président. Ainsi, nous étions parmi les premiers avec qui il a fait part de son grand rêve et partagé les premiers balbutiements de son idée ; celle d'organiser un congrès international à Alger après plus d'une décennie marquée par une violence sociale inouïe à dessein et de sortir l'Algérie de son isolement dans lequel la communauté internationale l'a confinée et de l'inscrire dans les girons des nations qui ont fait de l'interculturel un défi. Dès lors, et après moult tergiversions, nous avons proposé au comité scientifique installé à ce propos une proposition de communication extraite de notre travail de magistère fraichement soutenu en psychologie clinique et traitant de « l'impact du lieu de contrôle et du facteur sexe sur le transfert des réussites et échecs » qui l'a tout de suite sélectionnée en dépit du fait qu'elle n'abordait que très secondairement et sommairement l'aspect interculturel. Pour la circonstance, nous nous sommes contentés, de présenter nos résultats et de les discuter en toute « objectivité » ; c'est-à-dire en dehors de toute considération culturaliste encore moins interculturaliste : notre formation académique nous a laissé constamment croire que la méthode la plus rigoureuse et la plus objective était sans conteste celle qui s'écartait le plus des explications culturalistes qui ne pouvaient être que foncièrement réductrices. Les critiques émises suite à notre présentation nous ont fait prendre conscience que les spécificités culturelles et l'interculturalité pouvaient constituer un modèle explicatif suffisant d'une pertinence implacable.

Cependant l'image qui nous est restée suite à ce congrès d'Alger, et que nous ne pouvions aucunement expliquer, du moins objectivement, était que l'ARIC est un espace hermétiquement clos réservé à l'élite de la diaspora intellectuelle à l'échelle international, et que pour prétendre y faire partie, « il faut montrer patte blanche ».

Onze ans plus tard, suite aux encouragements de notre encadreur de thèse Fatima MOUSSA , et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous avons sans réelle volonté, proposé une communication au congrès de Rabat (MAROC)

intitulé : « psychologue et Raki : complémentarité ou antinomie » qui était une ébauche de réflexion sur la juxtaposition des techniques thérapeutiques orthodoxes mises en œuvre et des thérapies traditionnelles (religieuses) approchées par nos patients, ainsi que sur la place et l'attitude adoptées par le psychothérapeute en TCC que nous sommes. La richesse du débat qui en est suivi, est venu, à point nommé, nous semble-t-il, pour titiller davantage notre curiosité, éveillée à Alger, à interroger un peu plus, à la lumière des données interculturelles, notre pratique clinique quotidienne qui il faut l'avouer, souffrait d'un manque d'efficacité relatif mais avéré.

Rabat sans aucune hésitation marqua la naissance officielle de notre intérêt pour « la chose » interculturelle.

Les discussions, suite à notre proposition à Sfax lors du dernier colloque de l'ARIC portant sur « l'application d'un programme d'éducation comportemental américain « TEECH » avec des enfants autistiques », nous ont totalement confortés quant à l'impact hautement significatif de la dimension interculturelle dans les interactions humaines en général et dans les pratiques thérapeutiques en particulier.

Les acquis accumulés suite à nos trois participations débat nous ont permis d'apporter des remaniements légers mais nécessaires à nos techniques thérapeutiques, et de les promouvoir en notre qualité de présidente de l'observatoire des droits des enfants, rattaché à une organisation non gouvernementale (FOREM), dont nous sommes aussi vice-présidente.

En dehors du cadre strict de notre pratique de thérapeute, l'ARIC a été plus d'un plus ; dans le sens où elle a enrichi et aiguisé nos approches et nos convictions en tant que militante des droits de l'homme depuis plus de 25 ans. Le cadre général de nos objectifs, nous l'avions depuis toujours ainsi que la motivation qui nous transcendait, ce qui nous manquait et nous faisait le plus défaut c'était ce petit quelque chose qui faisait toute la différence à savoir considérer l'autre dans toute sa spécificité comme notre alter égo.

Quand la méthode projet incarne le poétique

Par Nabil HAJJI

L'occasion m'est donnée au travers la réalisation du Livre d'Or des 30 ans de l'ARIC de mettre en perspective quelques idées qui ont présidé au lancement du projet d'accueillir le 14ème congrès de notre association à Rabat en décembre 2013. Idées que je vais décliner sous formes d'anecdotes et de souvenirs sans pour autant qu'il y ait quelque hiérarchie que ce soit dans leurs narrations.

Nous voilà en juin 2011 à Sherbrooke (Canada), ville universitaire et pays hôte du 13ème congrès de l'ARIC, j'arrive tout droit de Brest (France), via Paris, Montréal. L'ouverture du congrès s'est faite dimanche dans l'après-midi, et malgré un lunch offert en fin de journée, j'avais encore faim. Je n'avais rien mangé depuis samedi soir puisqu'au campus de l'université tout été fermé. Pas de moyen de transport. Seul je décide d'aller à pieds en ville à la recherche d'un restaurant. Alors que je marchais, à un carrefour, une voiture s'arrête, un monsieur descend et m'adresse la parole avec un large sourire : « A ould Hajji, ch'kadir hna, forssa âjiba hadi ! – Oh fils Hajji, qu'est-ce que tu fais ici, quelle magnifique occasion ! ». Je marque un temps, et il me fallait quelques secondes à peine pour que je mette son prénom sur son visage, certes qui avait pris quelques rides : « Abdelillah Ben Ârafa ! ». S'en suivent des accolades et embrassades. Je monte dans la voiture direction un restaurant. Les échanges battent leur plein, et il m'apprend qu'il est représentant de l'ISESCO à ce congrès. Il y exerce la fonction de Responsable de la Division du Patrimoine et de la diversité culturelle (Direction de la culture et de la Communication). Il est invité par Michelle VATZ LAAROUSSI, organisatrice du congrès de Sherbrooke, à présenter une conférence en séance plénière d'ouverture.

IL s'agissait d'un ami d'enfance de Salé (Maroc). Nous avions partagé quelques classes à l'école, au collège et lycée. Après le bac, en 1982, nos chemins se sont séparés. Il est resté à Rabat pour poursuivre ses études universitaire et moi j'avais choisi de partir à Montpellier. Ville où en 1986, Abdellillah me rejoint pour passer sa maîtrise avant de partir à Paris, obtient son doctorat et rentre au pays. Depuis, plus de nouvelles, jusqu'à ce jour de juin 2011 dans les rues de Sherbrooke. Vu le poste qu'il occupe actuellement au Maroc et ses connaissances, je lui lance la phrase suivante : « on le fait venir ce « putain » de congrès au

Maroc ?». Sa réponse fût : « ta demande est un ordre si Hajji ». Il fût mon premier soutien à l'idée d'accueillir le 14ème congrès à Rabat.

Par ailleurs, je me vois là encore avec quelques connaissances, que j'ai retrouvées sur place à l'université de Sherbrooke où avec qui j'avais sympathisé. Quelque chose s'est produit, on dit que le courant est passé ! Il est lundi et après la fin des ateliers, nous décidons de prendre le bus qui relie l'université au centre-ville. Nous étions assis lorsqu'à un arrêt deux femmes montent. Je reconnais leur type maghrébin. Il s'agissait des sœurs Mekideche, Nadjet et Tchirine. Un ami et moi-même nous nous sommes levés pour les laisser s'asseoir, respect aux femmes et de surcroît plus âgé. Nous, entre amis, nous continuons à discuter en dialecte marocain lorsque Tchirine s'adresse à nous : « ahya chabab, a'jou âlache ma t'jibouche had l'moetamar l'meghrib ? – Hé les jeunes, pourquoi vous ne ramenez pas ce congrès au Maroc ? ». S'ensuivent des discussions sur les possibilités de mise en œuvre, les difficultés organisationnelles, etc. Nous, nous résidions à l'étranger et organiser un tel évènement malgré toute notre bonne opiniâtreté relevait de la folie.

Nous voilà mardi, pendant la pause du matin, nous sommes quatre copains, assis sur les marches qui mènent aux salles des ateliers, le soleil brille et entre deux discussions on se dit : « alors et si on relevait ce défi, ça serait magnifique de voir cette ambiance au Maroc ». L'idée fait son chemin…

Mercredi pendant le déjeuner, nous étions trois, Jamal Eddine Tadlaoui, Abdelillah Ben Ârafa et moi-même et dans la foulée nous décidons de nous isoler dans une salle pour savoir si nos idées d'accueillir le congrès relevaient du simple délire ou si elles étaient réalisables. Trois heures après, nous sommes sortie avec un premier plan d'action. Abdelillah venait d'envoyer un communiqué à ses supérieurs pour leur annoncer le dit projet. Le soir de l'assemblée générale, à l'invitation de Michelle VATZ LAAROUSSI, présidente du 13ème congrès, je fais l'annonce officielle. Annonce dont je ne mesurai l'ampleur. Mais, la belle aventure commença.

Deux ans après, et durant cette période, quatre copains vont accomplir une vraie prouesse à distance :

- Travailler entre trois continents, à savoir les Etats Unis et le Canada, respectivement New York et Sherbrooke. L'Europe, de Brest et l'Afrique du Nord à Rabat.

- Se concerter en tenant compte des décalages horaires.
- Mesurer et réguler les bénéfices secondaires que chacun voulait tirer de cette aventure.
- Mettre en exergue les progrès organisationnels que notre association dans sa dimension aujourd'hui internationale, se doit de faire, pour pouvoir répondre aux évolutions et configurations actuelles.
- Montrer, malgré moultes difficultés, qu'organiser un congrès à distance était faisable.
- Grace aux Nouvelles Technologies de Communication des idées aussi farfelues pouvaient se réaliser.
- Que l'impossible n'est pas français, même si à l'impossible nul n'est tenu.
- Enfin, le désir, le foisonnement et le croisement d'idées telles évoquées ci-dessus peuvent faire des merveilles sur une période de trois jours. Elles constituent une gageure et un défi pour ce qu'il est communément appelé la méthodologie de projet dans une logique cartésienne bien-pensante. Certes avec méthode, mais pas seulement, mettre sur pied et organiser un congrès international dans son pays natal tout en résidant à l'étranger et à partir de trois continents dépasse la seule rationalité. Projet qui se dit en arabe *Machrouâ*, mot qui se construit à partir des lettres M. CH. R. Â. La combinaison de celles-ci nous donne aussi *Machaîr*, sentiments, *Chouâour*, sensations, *Chi'âr*, poème, *Chiâr*, drapeau, hyme, entre autres. Ce sont toutes ces dimensions qu'incarne la langue arabe au sein de la notion de projet qui ont contribué à la réussite de cette aventure. Circoncise à la seule rationalité, elle n'aurait jamais vu le jour.

Par Michela Claudie Ralalatiana

Ma première participation à l'ARIC a été lors XIII congrès, le 19-23 juin 2011 à Sherbrooke. Cette première participation m'a permis de connaitre le monde de l'interculturel. À l'issu de ce congrès, j'ai coécrit ma première publication. En tant qu'étudiante, cette première publication, la gentillesse et le soutien des collègues de l'ARIC, de mes professeurs m'ont aidé à avancer dans mes études, et dans mes cheminements personnels en tant que femme, immigrante et chercheure.

Être membre de telle association internationale aide beaucoup pour le sentiment d'appartenance, le cheminement personnel et académique, l'apprentissage de la diversité culturelle, la tolérance et le respect.

Au fil des partages, j'ai appris beaucoup de moi-même (l'art oratoire, l'écriture), de ce que je pouvais faire, être, l'acceptation de mon être, des autres.

L'ARIC, les liens que j'ai tissés ont confirmé ma valeur : apprendre tous les jours et évoluer dans le respect de la diversité tant linguistique, académique que culturelle.

Mon « mot » pour la Célébration des 30 ans de l'Association ARIC

Par Khedidja MOKKEDEM

ARIC, que m'évoque ces quatre lettres, c'est les lettres qui constituent le nom d'une grande famille dont la rencontre chaque année est devenue une seconde nature pour moi. Chaque année je réserve un budget spécial « rencontre ARIC » et chaque année j'attends avec impatience les appels de l'ARIC. Je suis devenue addictive aux rencontres de l'ARIC.

Lorsque pour la première fois j'ai soumissionné pour participer au colloque de l'**ARIC** à Delhi, 2012, je ne savais pas que de grandes surprises m'attendaient ; la rencontre de chercheurs, d'hommes et de femmes de sciences de partout dans le monde vont être à ce rendez-vous ; et le plus beau dans cette rencontre, c'est la revoyure d'une personne que j'avais rencontrée au congrès de l'AMES de Marrakech en 2008, qui avait laissé une empreinte dans ma mémoire « Thiery Malbert » était à ce rendez-vous, et depuis Thiery et moi-même si on s'écrit peu, ,je ne doute pas de son amitié et de son affection pour moi et je suis persuadée que lorsqu'on va se revoir à Strasbourg, aout prochain, comme si on ne s'est jamais éloignés, la même chose pour Heidi Saïd, Fatima Moussa, Jovelin, Fernandez, Michèle, Malika, Djamel, Nabil, Razi, etla liste est longue, les Ariciens et Ariciennes, comme les étoiles, même si on les voiet pas tous le temps, ils/elles sont toujours présents (es) dans ma conscience.

En plus de la richesse scientifique que ces rencontres m'assurent, une rencontre humaine conforte mon esprit et mon cœur. Je me sens libre de toute appartenance, de quelle nature soit-elle parmi ces femmes et ces hommes venus de tous les horizons. Parmi eux je me sens une Ariciennes et c'est tout. Je remercie cette grande femme qui fut ma directrice de recherche, mon amie le professeur Cherif Hallouma qui m'a fait découvrir l'ARIC, et qui sans elle je ne saurais connaitre cette organisation, encore une fois, merci pour toutes les belles choses que j'ai pu découvrir qu'avec toi.

Beaucoup de sensations caressent mon esprit. Malheureusement les mots me trahissent, ils sont pauvres pour exprimer cette immense admiration pour ARIC et les personnes qui la structurent. Ainsi je souhaiterais à l'ARIC un bon

anniversaire, un parcours orné d'échange, de beauté culturelle et d'amours entre nous Ariciens(es)

Trentième anniversaire ARIC

Par Nacir BENHALLA & Hayat GHEMMOUR

Mon épouse, Mme Hayet Ghemmour, et moi-même, Mr Nacir Benhalla, membre de l'association ARIC, travaillons en libéral dans un cabinet de psychologie à Alger-Centre. Nous sommes tous les deux membres du Laboratoire d'Anthropologie Psychanalytique et de Psychopathologie, Université Alger 2. Le Pr Fatima Moussa, Présidente de l'ARIC est une amie de longue date. Nous partageons beaucoup de thèmes de réflexion et de recherche avec elle. Elle nous a demandé de dire un mot à l'occasion du 30 éme anniversaire de l'ARIC.

La première idée qui nous vient à l'esprit lorsqu'on évoque l'ARIC est la souffrance mentale telle qu'elle est vécue dans le monde. La deuxième idée est la souffrance, la misère et la douleur morale que vivent les pays en voie de développement (Maghreb, Afrique, pays arabo-musulmans). La troisième idée est la dépression collective aigue vécue par les personnes qui quittent leurs pays et meurent en grands nombres dans les océans.

Les trois points qui se sont interposés avec une interaction frappante : Il s'agit d'une mondialisation sous-tendue par un progrès scientifique rapide jamais vécu par l'humanité (médecine, technologie, économie), en contrepartie, une inégalité jamais enregistrée dans le monde. Au final, une grande partie de l'humanité a été laissée pour compte, d'où les fléaux et les crises multiformes.

Que peut offrir l'ARIC comme réponses à ce qui se passe dans le monde ? Bien qu'elle ne puisse pas donner des solutions toutes faites, ni proposer des issues concrètes dans l'immédiat, son travail s'inscrit dans un long processus d'échanges entre chercheurs. C'est ce qui a été fait depuis une trentaine d'années.

Parmi les objectifs attendus, nous citons : Révéler les anomalies par des diagnostics objectifs et fiables ; réveiller les consciences en créant des croisements d'expériences ; mettre en valeur de nouvelles expériences qui permettent au plus démunis de tirer profit. Ceci ne peut se réaliser qu'à travers l'effort fourni par les différents chercheurs de plusieurs nationalités qui sont les fidèles porte-paroles de leurs peuples.

Ces nobles missions permettent de rattraper, en partie, des dizaines d'années de retard en débattant des thèmes en rapport avec l'interculturalité tels que la

violence sous toutes ses formes, le fanatisme religieux, les révoltes des peuples, la condition de la femme, la famille qui ne sont que des syndromes annonçant une dépression réactionnelle et collective vécue par une grande partie de l'humanité.

Nous transmettons un salut noble, profond et sincère à tous les dirigeants, les cadres et les chercheurs de l'ARIC. Tous animés par une volonté de mener à terme leur mission. Ils le prouvent à chaque fois, à travers les différentes rencontres scientifiques qu'ils organisent.

Nous souhaitons à l'ARIC beaucoup de succès et une longue vie.

Chère ARIC,

Par Nassima Oundalous

Déjà trente ans !!! whaouh tu en as vu des choses depuis que tu es née !!

Mais avec ton ouverture, ta diversité et ta richesse je suis convaincue que tu ne prendras jamais un coup de vieux et cela tant qu'il y'aura des hommes et des femmes de différents horizons qui porteront et défendront tes couleurs.

Merci à l'ARIC et à tous ses membres qui m'ont permis de m'ouvrir sur l'altérité et de faire de belles rencontres mais surtout de penser dans la pluralité créative nos expériences différentes et semblables à la fois.

En espérant te souhaiter encore plein d'anniversaires.

ARIC

Par Yasmine Latrèche

A comme amitié, anicien et ambitions.

R comme recherche et richesse.

I comme illimité, international, indispensable et irremplaçable.

C comme communication, culture, comparaison, connaissance et clef ouvrant les portes de la recherche ainsi que du partage et de l'échange.

Au-delà d'une association, l'ARIC est une famille internationale d'exception enrichie de membres venant de diverses cultures, cette famille m'a appris des notions telles qu'humilité, don de savoir, échange …

Que nous soyons d'ici ou d'ailleurs cela n'a guère d'importance! C'est toi, moi, nous, riches et enrichis l'un de l'autre, avec et grâce à l'autre!

L'ARIC nous permet d'élargir nos perspectives de recherches, de découvertes, en dépassant les limites territoriales et culturelles, ou l'emplacement et la langue ne représentent plus de barrière à l'échange réunissant ces membres des quatre coins de la planète, non seulement par le biais des rencontres mais aussi tout au long de l'année, ayant cette priorité et responsabilité d'entretenir le LIEN et encourager la recherche interculturelle.

Partant de la recherche en psychologie clinique et travaillant sur les représentations culturelles, j'ai débuté dans cette grande aventure au congrès de Rabat[10]. C'est grâce à cette formidable opportunité que j'ai réalisé mon souhait de communiquer en exposant mes modestes recherches.

Pouvoir partager et transmettre des connaissances scientifiques d'actualité, si bénéfiques à l'homme, ou la couleur de la peau, l'appartenance géographique ainsi que le statut socio-économique importent peu, représente pour moi quelque chose à préserver et à entretenir.

"Le culture/ conserve, la culture cultive." Bernard Lubat.

Quelle immense fierté et honneur de faire partie de l'ARIC !!!

[10] Latrèche, Y, (2013) Représentations de la maladie et des soins. A propos des limites culturelles et territoriales. *Communication au XIVème congrès de l'ARIC,* Rabat, Maroc.

Coordonnées des contributeurs au Livre d'Or Aric 30 ans

Les fondateurs de l'ARIC en 1984

Pierre DASEN	FPSE, Université de Genève – Suisse pierre.dasen@unige.ch
Jean RETCHISKY	Université de Fribourg – Suisse jean.retschitzki@unifr.ch
Maurice MAUVIEL	http://www.mauricemauviel.eu/ mmauviel@orange.fr

Les ariciens des deux premières décennies

Margalit COHEN – ENRIQUE	www.cohen-emerique.fr/ cohen-emerique@wanadoo.fr
Christiane PERREGAUX	Université de Genève - Suisse Christiane.Perregaux@unige.ch
Fabienne TANON	ENS Lyon - France fabienne.tanon@ens-lyon.fr
Marie Louise LEFEBVRE	Université de Montréal - Canada lefebvre.marie_louise@uqam.ca
Colette SABATIER	Université de Bordeaux - France colette.sabatier@u-bordeaux.fr
Michèle VATZ LAAROUSSI	Université de Sherbrooke - Canada Michele.Vatz-Laaroussi@usherbrooke.ca
Claudio BOLZMAN	HETS, Université de Genève - Suisse Claudio.Bolzman@hesge.ch
Mohamed LAHLOU	Université de Lyon 2 - France mohamed.lahlou@univ-lyon2.fr
Tania OGAY	Université de Fribourg– Suisse Tania.Ogay@unifr.ch
Tchirine MEKIDECHE	Université Alger 2 – CREAD - Algérie chirinemekideche@gmail.com
Elaine COSTA FERNANDEZ	Université de Recife - Brésil elainef@free.fr

Malika BENNABI	Université de Picardie - France malikabennabi@hotmail.com
Nadjet MEKIDECHE	Université d'Alger 2 - CREAD - Algérie nadjetmekideche@gmail.com
Calin RUS	Centre interculturel de Timisoara - Roumanie calin.rus@intercultural.ro
Ghazi CHAKROUNE	Université de Sfax – Tunisie chakroung1@yahoo.fr
Elisabeth REGNAULT	Université de Strasbourg – France regnault@unistra.fr
Raymonde FERRANDI	Association La Clepsydre – France raymonde.ferrandi@wanadoo.fr
Elaine PEDREIRA RABINOVICH	Université de San Salvador de Bahia - Brésil elainepedreira@gmail.com

Les ariciens de la dernière décennie

Abhijitt KARKUN	Université de New Delhi - Inde chotkun@hotmail.com
Reinaldo FLEURY	Université de Florianopolis - Brésil rfleuri@gmail.com
Fatima MOUSSA BABACI	Université Alger 2 – Algérie moussafatima@yahoo.fr
Youcef MAACHE	Université Constantine 2 - Algérie legende501@hotmail.fr
Abla ROUAG	Université Constantine 2 – Algérie rouagabla@yahoo.fr
Odette LESCARRET	Université de Toulouse 2- France odette.lescarret@wanadoo.fr
Sabrina GAHAR	Université d'Alger 2 – Algérie sabrinagahar@yahoo.fr
Melissa ARNETON	Ghrapes/ INS HEA Suresnes - France melissa.arneton@inshea.fr
Dinh Binh TRAN	Université de Hanoi - Vietnam tbinhfrance@yahoo.fr

François Daniel ALBEROLA	Université de Phnom Penh – Cambodge francoisalberola@hotmail.com
Nabil HADJI	ITES Brest-Quimper - France n.hajji@ites-formation.com
Michela Claudie RALALATIANA	Université de Sherbrooke – Canada Michela.Claudie.Ralalatiana@usherbrooke.ca
Nassima OUANDELOUS	Université de Tizi Ouzou - Algérie bouteldjam2001@yahoo.fr
Khedidja MOKEDDEM	CRASC - Algérie khadija_elkobra@yahoo.fr
Nacir BENHALLA Hayat GHEMMOUR	Université Alger 2 – Algérie nacir_benhalla@yahoo.fr
Yasmina LATRECHE	Université Alger 2 - Algérie yasmine.latreche@gmail.com

Les 15 Congrès et les 7 Colloques internationaux
organisés par l'ARIC de 1986 à 2015

- 1986 – I° Congrès International ARIC à Sèvres, France
- 1987 – II° Congrès International ARIC à Fribourg, Suisse
- 1989 – III° Congrès International ARIC à Sherbrooke, Québec.
- 1991 – IV° Congrès International ARIC Paris, France
    - 1992 – Colloque International ARIC à Liège, Belgique, organisé avec l'IACCP
- 1994 – V° Congrès ARIC International à Sarrebruck, Allemagne.
- 1996– VI° Congrès ARIC International à Montréal, Québec, Canada
- 1999 – VII° Congrès International ARIC à Nanterre, France
- 2001– VIII° Congrès International ARIC 2001 à Genève, Suisse
- 2003 – IX° Congrès International ARIC 2003 en Amiens, France
    - 2004 – Colloque International ARIC à Louvain-La-Neuve, Belgique.
- 2005 – X° Congrès International ARIC à Alger, Algérie
    - 2006 – Colloque International ARIC à Florianópolis, Brésil
- 2007 – XI° Congrès International ARIC à Timisoara, Roumanie.
    - 2008 – Colloque International ARIC à Messine, Sicile, Italie
- 2009 – XII° Congrès International ARIC à Florianópolis, Brésil
    - 2010 – Colloque International ARIC à Fribourg, Suisse
- 2011 – XIII° Congrès International ARIC à Sherbrooke, Québec, Canada
    - 2012 – Colloque International ARIC à New Delhi, Inde
- 2013 – XIV° Congrès International ARIC 2013 à Rabat, Maroc
    - 2014 – Colloque International ARIC à Sfax, Tunisie
- 2015 – XV° Congrès International ARIC à Strasbourg, France

BULLETIN

DE L'ASSOCIATION POUR LA RECHERCHE INTERCULTURELLE

ARIC

NUMERO 1

OCTOBRE 1985

Copie scannée

BULLETIN ARIC

DE L'ASSOCIATION POUR LA RECHERCHE INTERCULTURELLE

Le Bulletin que vous avez entre les mains vous appartient. Il sera le reflet de ce que les membres souhaiteront.

Nous comptons sur vous pour nous faire parvenir les informations relatives à nos intérêts communs, des textes prenant position sur tel ou tel sujet controversé ou l'annonce des manifestations scientifiques à caractère interculturel.

Pour faciliter notre tâche, vous êtes priés de bien vouloir nous transmettre vos textes (brefs !) sous une forme immédiatement publiable. Nous éviterons dans la mesure du possible de retranscrire vos textes.

Numéro 1

Octobre 1985

SOMMAIRE

Editorial 2

Qu'est-ce que l'ARIC ? 3

Colloque 1986 4

ARIC Infos 8

D'un congrès à l'autre 12

Répertoire des membres 14

*****

Ont participé à la réalisation de ce bulletin:
Pierre Dasen, Marie-Claire Daul, Maurice Mauviel, Jean Retschitzki.

Cotisations pour l'année académique 1985/86

Membres individuels : Sfr. 20.- Personnes à revenu modeste : Sfr. 10.-
Cotisation de soutien : Sfr. 50.- Membres collectifs : Sfr. 80.-

Des conditions particulières peuvent être négociées avec les membres qui seraient dans l'impossibilité de payer leur cotisation dans une monnaie convertible.

Les cotisations sont à payer par Eurochèque, par chèque émis par une banque ou par virement sur le compte de l'ARIC : No 01.10.058'666-01, Banque de l'Etat de Fribourg, CH-1700 Fribourg.

Il est également possible de payer par mandat postal à l'adresse de l'ARIC, par virement postal au compte de chèques postaux 17-49 de la Banque de l'Etat de Fribourg en mentionnant le numéro de compte de l'ARIC et, jusqu'en mars 1986, par virement sur le compte du Premier Colloque ARIC, No 50009020 Société Générale, TOURS LA TRANCHEE, France.

E D I T O R I A L

A l'occasion d'un colloque organisé sous les auspices de la Société Suisse de Recherche en Education sur le thème "Recherches interculturelles en éducation" et qui a eu lieu à Genève du 29 novembre au 1er décembre 1984, une réunion a été consacrée à étudier la création d'une association pour la recherche interculturelle.

Le groupe des 12 personnes présentes était représentatif de différents pays francophones (France, Québec, Suisse) et de différentes disciplines (anthropologie, psychologie, sociologie, éducation, formation de coopérants, etc.). Au cours de cette réunion plusieurs décisions furent prises:

- Création de l'Association pour la Recherche Interculturelle;
- Siège provisoire et secrétariat à l'Institut de Psychologie de l'Université de Fribourg (Suisse);
- Formation d'un groupe de travail franco-suisse chargé d'exécuter ces décisions;
- Organisation d'un premier colloque et de l'Assemblée générale de l'ARIC à Sèvres du 13 au 15 mars 1986.

Le groupe de travail s'attela à l'élaboration des statuts qui furent acceptés par les membres fondateurs lors d'un vote écrit en juin 1985. La même procédure permit d'approuver le montant des cotisations pour la première année de fonctionnement et de désigner les cinq membres du Conseil chargé de diriger l'Association jusqu'à la prochaine AG. Le Conseil est ainsi formé des personnes suivantes:

May Collet, Sèvres
Pierre Dasen, Genève
Andreas Dick, Fribourg
Maurice Mauviel, Paris
Jean Retschitzki, Fribourg

Nous aimerions insister sur le fait que la plupart de ces décisions ont un caractère provisoire. Selon les statuts c'est l'AG qui détient les prérogatives principales (élection du Conseil, modification des statuts, fixation des cotisations, approbation du budget et des comptes, etc.). L'ARIC sera ce que ses membres voudront qu'elle soit.

La première AG est convoquée pour le vendredi 14 mars 1986 à 20 h 00 au CIEP de Sèvres. Le Conseil attend donc vos propositions. Il est indispensable en particulier:

- d'assurer une meilleure représentativité du Conseil en y associant des membres des différentes régions non encore représentées (Afrique, Belgique, Québec, etc.)
- d'avoir dans chaque pays ou chaque région des membres correspondants servant d'intermédiaires entre les groupes de recherche et l'Association.

N'hésitez donc pas à faire acte de candidature pour l'une ou l'autre de ces fonctions.

Pour ce qui est de la modification des statuts, un délai statutaire de 2 mois est prévu pour le dépôt des propositions. C'est donc avant le 14 janvier 1986 qu'il convient de faire parvenir au siège de l'association les éventuelles propositions pour qu'elles puissent être discutées valablement en mars à Sèvres.

ASSOCIATION POUR LA RECHERCHE INTERCULTURELLE (A.R.I.C.)

ARIC. Eh oui, encore un nouveau sigle! L'**Association pour la Recherche Interculturelle** vient d'être fondée. Dans quel but? Et d'abord, qu'est-ce que la recherche interculturelle?

On peut distinguer deux approches complémentaires dans la recherche interculturelle. Premièrement, l'étude de la **diversité culturelle**, avec ou sans comparaison explicite entre les cultures, permet de mieux comprendre les sociétés humaines, et par le miroir de l'altérité, de mieux se comprendre. Dans les sciences humaines, une **méthode comparative** permet de remettre en question des théories établies dans un contexte particulier, mais trop souvent considérées à priori comme universelles. D'autre part, dans le monde actuel, les **contacts entre groupes culturels** se multiplient, dans des situations et pour des raisons fort diverses. Une grande partie de la recherche interculturelle porte sur l'ensemble des phénomènes liés à ces contacts: l'étude des processus d'interaction entre individus ou groupes relevant de différents enracinements culturels, pour reprendre la définition de l'UNESCO.

La recherche inter-culturelle est donc, par essence et par nécessité, **inter-disciplinaire**, intéressant aussi bien l'anthropologie, la sociologie, la psychologie, la psychiatrie que l'histoire, la linguistique, la géographie humaine ou les théories de la communication: en fait, toutes les sciences humaines. Elle s'applique en particulier à l'éducation, aux études de développement, au transfert de technologie, aux relations internationales.

Ces dernières années ont particulièrement mis en exergue des problèmes de toutes sortes liés aux contacts entre groupes culturels: **racisme, xénophobie, ethnocentrisme par rapport aux migrants et réfugiés**, difficultés dans les projets de coopération, etc. La contribution potentielle de la recherche interculturelle à la solution de ces problèmes de société est donc considérable. Mais il s'agit d'un domaine relativement nouveau qu'il faut encore développer sérieusement, en favorisant le dialogue entre théorie et pratique; les interventions dans le cadre interculturel pourront ainsi s'appuyer sur des bases scientifiques solides.

ARIC se donne comme but la promotion de la recherche scientifique interculturelle, en particulier en facilitant l'**échange d'informations** entre ses membres et avec d'autres institutions ayant des intérêts apparentés. Ainsi l'ARIC publie un **Bulletin** de liaison et organise de temps en temps des **colloques**. Alors qu'il existe déjà des groupements similaires au niveau international qui fonctionnent généralement en anglais, les chercheurs francophones ont ressenti le besoin de se donner un outil de communication dans leur langue. Mais l'un des buts de l'ARIC est justement de briser les barrières linguistiques, et de faire circuler l'information aussi largement que possible. Ainsi l'ARIC est ouverte à toute personne souscrivant aux buts de l'Association, et comprend déjà une centaine de membres dans trois continents.

Pour tout renseignement, s'adresser à:
ARIC, Institut de Psychologie, Université de Fribourg,
Route des Fougères, CH-1700 Fribourg, SUISSE